

## Références et allusions de Lacan au monde chinois

**26/09/1953**

### Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse

Qu'on reprenne donc l'œuvre de Freud à la Traumdeutung pour s'y rappeler que le rêve a la structure d'une phrase, ou plutôt, à nous en tenir à sa lettre, d'un rébus, c'est-à-dire d'une écriture, dont le rêve de l'enfant représenterait l'idéographie primordiale, et qui chez l'adulte reproduit l'emploi phonétique et symbolique à la fois des éléments signifiants, que l'on retrouve aussi bien dans les hiéroglyphes de l'ancienne Égypte que dans les caractères dont la Chine conserve l'usage.

[...]

Par le mot qui est déjà une présence faite d'absence, l'absence même vient à se nommer en un moment original dont le génie de Freud a saisi dans le jeu de l'enfant la recreation perpétuelle. Et de ce couple modulé de la présence et de l'absence, qu'aussi bien suffit à constituer la trace sur le sable du trait simple et du trait rompu des *koua* mantiques de la Chine, naît l'univers de sens d'une langue où l'univers des choses viendra à se ranger

[...]

L'indifférence avec laquelle la coupure du timing interrompt les moments de hâte dans le sujet, peut être fatale à la conclusion vers quoi se précipitait son discours, voire y fixer un malentendu, sinon donner prétexte à une ruse rétorsive.

Il est remarquable que les débutants semblent plus frappés que nous des effets de cette incidence.

C'est un fait qu'on constate bien dans la pratique des textes des écritures symboliques, qu'il s'agisse de la Bible ou des canoniques chinois : l'absence de ponctuation y est une source d'ambiguïté, la ponctuation posée fixe le sens, son changement le renouvelle ou le bouleverse, et, fautive, elle équivaut à l'altérer.

Certes la neutralité que nous manifestons à appliquer strictement cette règle maintient la voie de notre non-agir.

Mais ce non-agir a lui-même sa limite, sans quoi nous n'interviendrions jamais. Et ce n'est pas en maintenir la voie que de la pousser sur ce seul point à la rigueur.

**7/07/1954**

### Écrits techniques

Si le génie de R. M. Brunswick fut grand, elle ne le formula pas toujours bien. Si elle a pu faire quelque chose c'est dans la mesure où, par position, elle coïncidait avec le personnage de la sueur. Elle était objectivement entre Freud et le malade, subjectivement Freud vint toujours entre le malade et elle. Elle réussit là où la sueur avait échoué. Le père était trop près du malade, la sueur aussi (elle avait fait son identification au père et elle est active dans leur relation et d'une

façon traumatique, trop proche, qui entraînait la même panique de la passivation que devant le père. Elle est identifiée au père par le malade).

Au lieu de ça, R. Mac Brunswick sut à la fois participer d'une certaine dureté propre au personnage paternel, d'un autre côté, elle se soumet à la réalité du sujet : il y a une sorte de retour à l'école du sujet par ce que les Chinois appellent «la douceur malléable de la femme ». Elle sait lui montrer qu'elle n'est pas adhérente à Freud, donc pas identifiée au père et «pas trop forte». Le sujet est ré-enfanté par elle et, cette fois, de la bonne façon.

**7/11/1955**

### **La chose freudienne ou sens du retour à Freud en Psychanalyse**

Ceci veut dire que l'analyste intervient concrètement dans la dialectique de l'analyse en faisant le mort, en cadavérisant sa position comme disent les Chinois, soit par son silence là où il est l'Autre avec un grand A, soit en annulant sa propre résistance là où il est l'autre avec un petit a. Dans les deux cas et sous les incidences respectives du symbolique et de l'imaginaire, il présente la mort.

**15/02/1956**

### **Les psychoses**

Mais ça n'épuise pas la question de la fonction de la négation à l'intérieur du langage, car c'est dans ce cas que gît leur duplicité, au moment où on vous dit loin, parce que pour l'instant il est là, au moment où vous le rappelez c'est parce que justement il est parti. Ici bien entendu nous avons cette fondamentale relation à la négation de ce qui est là, mais autre chose est son articulation cohérente dans la négation, il y a là quelque chose qui pose en lui-même son problème, et tout le problème est peut-être dans cette espèce d'illusion de privation qui naît de l'usage commun répandu qui est le premier usage de la négation, toutes les langues comportent toute une gamme de négations possibles, et certainement importantes, qui vaudraient une étude spéciale: la négation en français, la négation en chinois, etc. L'important c'est que ce qui paraît être une simplification dans le discours, recèle une dynamique, mais que cette dynamique nous échappe, qu'elle est secrète, que le degré d'illusion qu'il y a dans le fait qu'une Verneinung, c'est simplement constater l'accent qu'il y a à propos de quelque chose qui apparaît par exemple dans un rêve, « ce n'est pas mon père », en tout cas chacun sait ce qu'en vaut l'autre, le sujet qui vous dit cela accuse le coup, et dit: nous sommes habitués à le prendre comme tel, que c'est là son père, et comme nous sommes contents, nous n'allons pas plus loin.

**31/05/1956**

### **Les psychoses**

Je pense que ce texte est assez clair et que l'apparente contradiction formelle que vous pourrez en recueillir du fait que Freud dit que les rêves s'expriment en images plutôt qu'en autre chose est aussitôt je pense restitué et remis en place; car aussitôt, il vous montrera de quelles sortes d'ima-

ges il s'agit; c'est-à-dire d'images en tant qu'elles interviennent dans une écriture, c'est-à-dire non pas même pour leur sens propre, car, comme il le dit, il y en a certaines qui seront là, même pas pour être lues, mais simplement pour apporter à ce qui doit être lu une sorte d'exposant qu'il situe, qui resterait autrement énigmatique. C'est la même chose que ce que je vous ai écrit au tableau l'autre jour, quand je vous ai donné l'exemple des caractères chinois.

J'aurais pu les prendre parmi les anciens hiéroglyphes, où vous verriez que ce qui sert à dessiner le pronom à la première personne, et qui se dessine par deux petits signes qui ont une valeur phonétique, peut être accompagné par l'image plus ou moins corsée, selon que l'individu est un petit bonhomme qui est là pour donner aux autres signes leur sens rapporté par leur signification; mais les autres signes ne sont pas moins autographiques que le petit bonhomme, doivent être lus dans un registre phonétique.

**27/06/1956**

## **Les psychoses**

Le « tu », si vous y regarder bien, est de très près, du côté formel, grammatical des choses, qui est justement ce à quoi se réduit pour vous toute espèce d'usage du signifiant dans lequel vous mettez malgré vous des significations, et que vous y croyez à la grammaire! Tout votre passage à l'école se résume à peu près comme gain intellectuel à vous avoir fait croire à la grammaire, on ne vous a pas dit que c'était cela: le but n'aurait pas été atteint! Mais c'est à peu près ce que vous avez recueilli. Mais si vous vous arrêtez à des phrases comme celle-ci: « si tu risques un oeil au dehors, on va te descendre » ; ou bien encore: « tu vois le pont, alors tu tournes à droite », vous vous apercevrez que le « tu » à y regarder de bien près n'a pas du tout la valeur subjective d'une réalité quelconque de l'autre et du partenaire, que le « tu » là, est tout à fait équivalent à un site ou à un point, que le « tu » a tout à fait la valeur d'une conjonction, que ce « tu » introduit la condition ou la temporalité.

Je sais bien que ceci peut vous paraître tout à fait hasardé, mais je vous assure que si vous aviez une petite pratique de la langue chinoise, vous en seriez absolument convaincu: il y a ce fameux terme qui est le signe de la femme et le signe de la bouche *rú* 如. Mais on peut s'amuser beaucoup avec ces caractères chinois. Le « tu » est quelqu'un auquel on s'adresse en lui donnant un ordre, c'est-à-dire comme il convient de parler aux femmes! On peut aussi dire mille autres choses, donc ne nous attardons pas. *Ce qui est beaucoup plus intéressant, ce sont des phrases que je m'attarderai pas à vous citer, parce que ce serait peut-être considéré comme abusif, mais enfin j'ai là l'occasion de vous montrer que le «tu » sous cette forme, exactement ce même « tu » est employé pour servir à formuler la locution « comme si », ou bien encore qu'une autre forme du « tu » est employé très exactement comme je vous le disais à l'instant, pour formuler à proprement parler, et d'une façon qui n'a aucune espèce d'ambiguïté, un « quand » ou un « si » introductif d'une conditionnelle.*

*Cette référence montrera peut-être qu'il n'est pas exclu, que si la chose est moins évidente dans nos langues parce que si nous avons quelques résistances à le comprendre et à l'admettre dans les exemples que je viens de vous donner, c'est uniquement en fonction des préjugés de la grammaire qui vous forcent, parce que si tout d'un coup vous vous penchez sur une phrase au lieu de l'entendre, qui vous force dans les artifices de l'analyse étymologique et grammaticale à mettre à*

ce « tu » la deuxième personne du singulier, bien entendu c'est la deuxième personne du singulier, mais il s'agit de savoir à quoi elle sert. En d'autres termes, il s'agit de s'apercevoir que le « tu » a, comme un certain nombre d'autres éléments qu'on appelle dans les langues qui pour nous ont l'avantage de servir un peu à nous ouvrir l'esprit - je parle justement de ces langues sans flexion qu'on appelle des particules, qui sont ces curieux signifiants multiples, quelquefois d'une ampleur et d'une multiplicité qui va jusqu'à engendrer chez nous une grammaire raisonnée de ces langues, une certaine désorientation, mais qui sont quand même un apport linguistique qui bien entendu est universel.

**15/08/1956**

### **La lettre volée**

C'est qu'à jouer la partie de celui qui cache, c'est le rôle de la Reine dont il lui faut se revêtir, et jusqu'aux attributs de la femme et de l'ombre, si propices à l'acte de cacher.

Ce n'est pas que nous réduisons à l'opposition primaire de l'obscur et du clair, le couple vétéran du *yin* et du *yang*. Car son maniement exact comporte ce qu'a d'aveuglant l'éclat de la lumière, non moins que les miroitements dont l'ombre se sert pour ne pas lâcher sa proie.

**9/05/1957**

### **L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud**

Que la tempête traite universellement

Comme elle fait une herbe.

Car cette strophe moderne s'ordonne selon la même loi du parallélisme du signifiant, dont le concert régit la primitive geste slave et la poésie chinoise la plus raffinée.

**12/03/1958**

### **Les formations de l'inconscient**

Vous le trouvez à propos de ce qu'elle appelle dans ses contributions l'Œdipe ultra-précoce de l'enfant. Les dessins de celui-ci nous montrent que l'empire maternel comporte en son intérieur ce que j'ai appelé, par une référence à l'histoire chinoise, les royaumes combattants - l'enfant est capable de dessiner à l'intérieur de ce champ ce qu'elle repère comme des signifiants, les frères, les sœurs, les excréments. Tout cela cohabite dans le corps maternel, tout est déjà en son intérieur, puisqu'elle y distingue aussi ce que la dialectique du traitement permet d'articuler comme étant le phallus paternel. Celui-ci serait d'ores et déjà présent comme un élément particulièrement nocif et particulièrement rival par rapport aux exigences de l'enfant concernant la possession du contenu du corps maternel.

28/01/1959

## Le désir et son interprétation

Il fait là-dessus une association très remarquable: « Il y a a *joke* à propos des lèvres (au sens génital du terme) courant transversalement et non pas longitudinalement. Mais je ne me souviens pas comment ce *joke* était arrangé, quelque comparaison avec l'écriture chinoise et son rapport avec la nôtre, l'une et l'autre partant de différents côtés, l'une du haut vers le bas, l'autre transversalement. Bien sûr, les lèvres sont *side by side* (c'est-à-dire côté contre côté), tandis que les parois du vagin sont l'une antérieure, l'autre postérieure, c'est-à-dire l'une longitudinale et l'autre transversale. Je pense encore, dit-il, au chaperon.

Ces *jokes* qui sont en anglais une sorte de partie du patrimoine culturel sont bien connus, ils sont en général sous la forme de *limericks*. Le *limerick* est quelque chose de très important et révélateur. Je n'en ferai qu'état. J'ai cherché dans une collection assez considérable de quelque trois mille *limerick*. Ce *limerick* existe sûrement, j'en ai vu d'autres qui s'en approchent, je ne sais même pas pourquoi le thème de la Chine semble justement considéré. Il y avait cette sorte d'inversion de la ligne d'écriture - évoquée chaque fois que quelque chose se rapproche d'une assimilation, encore et en même temps, d'une opposition de la ligne à la fente génitale avec celle de la bouche, transversale, avec aussi ce qu'on suppose derrière la ligne de la fente génitale de la transversalité du vagin.

[...]

c'est qu'en tous cas quelque chose doit nous retenir. C'est le fait que le sujet l'associe tout de suite à quelque chose d'un tout autre ordre, à ce jeu poétique et verbal dont ce n'est pas simplement pour m'amuser que j'ai donné un exemple, c'est pour donner une idée du style, d'une extrême rigueur littéraire; c'est un genre qui a des lois, les plus strictes qui soient - et *joke* ou *limerick*, peu importe - qui portent dans une histoire définie littérairement, et portant elles-mêmes sur un jeu concernant l'écriture. Car ce que nous n'avons pas retrouvé dans le *limerick* que nous avons déterré, le sujet, lui, affirme l'avoir entendu: c'était en se référant à la direction différente des lignes d'écriture dans notre façon d'écrire et la chinoise, qu'il évoque à ce moment-là quelque chose qui ne s'impose pas tellement à cette association: à savoir justement ce qui met sur la voie d'un rapprochement entre l'orifice des grandes lèvres et les lèvres de la bouche.

Ce rapprochement comme tel, affectons-le à l'ordre symbolique. Ce qui peut avoir plus de symbolique, ce sont les lignes de caractères chinois, parce que c'est quelque chose qui est là, qui nous désigne qu'en tous cas cet élément-là dans le rêve est un élément qui a une valeur signifiante, que dans cette sorte d'adaptation, d'adéquation, d'accommodement du désir en tant qu'il se fait quelque part par rapport à un fantasme qui est entre le signifiant de l'Autre [S(A)] et le signifié de l'Autre [s (A)] car c'est cela la définition du fantasme en tant que le désir a à s'accommoder à lui.

Et qu'est ce que je dis là si ce n'est exprimer d'une façon plus articulée ce qui est notre expérience.

**22/04/1959**

### **Le désir et son interprétation**

Si du côté du mort, de celui qui vient de disparaître, ce quelque chose n'a pas été accompli qui s'appelle les rites - les rites destinés à quoi en fin de compte ? Qu'est-ce que c'est que les rites funéraires ? Les rites par quoi nous satisfaisons à ce qu'on appelle la mémoire du mort, qu'est-ce ? si ce n'est l'intervention totale, massive, de l'enfer jusqu'au ciel, de tout le jeu symbolique. Je voudrais avoir le temps de vous faire quelques séminaires sur ce sujet du rite funéraire à travers une enquête ethnologique. Je me souviens, il y a de nombreuses années, d'avoir passé assez de temps sur un livre qui en est une illustration vraiment admirable et qui prend toute sa valeur, pour nous exemplaire, d'être d'une civilisation assez distante de la nôtre pour que les reliefs de cette fonction en apparaissent vraiment d'une façon éclatante. C'est le *Liji*, 禮記 (S. 礼记) un des livres chinois consacrés.

Le caractère macrocosmique des rites funéraires, à savoir le fait qu'en effet il n'y a rien qui puisse combler de signifiants ce trou dans le réel si ce n'est la totalité & signifiant, le travail accompli au niveau du Logos - je dis cela pour ne pas dire au niveau du groupe ni de la communauté (bien sûr c'est le groupe et la communauté en tant que culturellement organisés qui en sont les supports) - le travail du deuil se présente d'abord comme une satisfaction donnée à ce qui se produit de désordre en raison de l'insuffisance de tous les éléments signifiants à faire face au trou créé dans l'existence, par la mise en jeu totale de tout le système signifiant autour du moindre deuil.

**27/01/1960**

### **L'éthique de la psychanalyse**

Je veux dire que dans sa recherche anxieuse de la source du mal, l'homme se trouve devant ce choix parce qu'il n'y en a pas d'autre. Mais encore faut-il dire qu'il y a ces trois là. Il y a l'oeuvre, et c'est la position de renonciation à laquelle vous savez que bien d'autres sagesses que la nôtre se sont placées, à savoir que toute oeuvre est par elle-même nocive et n'engendre que les conséquences qu'elle-même comporte, autant de négatif que de positif, qui est une position formellement exprimée dans le taoïsme par exemple, à ce point que c'est tout juste permis de se servir d'un vase sous la forme d'une cuiller, l'introduction d'une cuiller dans le monde est déjà la source de tout le flot des contradictions dialectiques. Puis il y a la matière et là nous nous trouvons devant quelque chose dont vous avez, je pense, un petit peu entendu parler, certaines théories, qu'on appelle cathares, on ne sait d'ailleurs pas très bien pourquoi.

**9/03/1960**

### **L'éthique de la psychanalyse**

Là-dessus, vous allez me demander qu'est-ce que c'est que ces éléments signifiants. Je répondrai, l'exemple le plus pur du signifiant, c'est la lettre, une lettre typographique. (Bruits divers). Une lettre, cela ne veut rien dire. Pas forcément. Pensez aux lettres chinoises pour chacune desquelles

vous trouvez au dictionnaire un éventail de sens qui n'a rien à envier à celui qui répond à nos mots. Qu'est-ce à dire ?

Qu'entends-je en vous donnant cette réponse ? Pas ce qu'on peut croire, puisque ceci veut dire que leur définition aux lettres chinoises, tout autant que celles de nos mots, n'a de portée que d'une collection d'emplois et, qu'à strictement parler, aucun sens ne naît d'un jeu de lettres ou de mots qu'en tant qu'il se propose comme modification de leur emploi déjà reçu. Ceci implique que toute signification qu'il acquiert, ce jeu, participe des significations auxquelles il a déjà été liées, si étrangères entre elles que soient les réalités qui sont intéressées à cette répétition.

Et ceci constitue la dimension que j'appelle la métonymie, qui fait la poésie de tout réalisme.

**9/03/1960**

### **Discours aux catholiques**

Une lettre, cela ne veut rien dire, me direz-vous. Pas forcément. Pensez aux lettres chinoises. Pour chacune vous trouverez au dictionnaire un éventail de sens qui n'a rien à envier à celui qui répond à nos mots. Qu'est-ce à dire? Qu'entends-je en vous donnant cette réponse? Pas ce que l'on peut croire, puisque ceci veut dire que la définition de ces lettres chinoises, tout autant que celles de nos mots, n'a de portée que d'une collection d'emplois.

Ceci implique que toute signification qu'il acquiert, ce jeu, participe des significations auxquelles il a déjà été lié, si étrangères entre elles que soient les réalités qui sont intéressées à cette répétition. Et ceci constitue la dimension que j'appelle de la métonymie, qui fait la poésie de tout réalisme.

**16/03/1960**

### **L'éthique de la Psychanalyse**

La mise en valeur des racines et des radicaux dans les langues flexionnelles est quelque chose qui pose des problèmes particuliers qui sont loin d'être applicables à l'universalité des langues. Ce serait bien difficile à mettre en valeur pour ce qui est par exemple du chinois où tous les éléments signifiants sont monosyllabiques.

[...]

Comment ne pas, après cela, avec cela, ne pas au moins constater l'originalité de la position freudienne par rapport à tout ce qui existe en matière d'histoire des religions ? L'histoire des religions consiste essentiellement à chercher à dégager le commun dénominateur de la religiosité. Nous faisons une dimension de ce qu'on appelle l'homme, de son lobe religieux, et alors nous constatons la diversité des manifestations religieuses, et nous sommes obligés de faire rentrer là-dedans des religions aussi différentes qu'une religion de Bornéo, la religion confucéenne, taoïste, la religion chrétienne. Comme vous le savez, ceci ne va pas sans difficultés.

[...]

Ce dont il s'agit et ce à quoi nous sommes amenés, c'est donc que Freud, quand il nous parle dans Moïse et le monothéisme de l'affaire de la loi morale, puisque c'est de cela qu'il s'agit pour lui,

l'intègre pleinement à une aventure qui n'a trouvé, écrit-il textuellement, son achèvement, son plein déploiement que dans l'histoire, dans la trame judéo-chrétienne. Il est écrit que pour ce qui est des autres religions qu'il appelle vaguement d'orientales - je pense qu'il fait allusion à toute la lyre, à Bouddha, à LaoTseu et à bien d'autres - elles se caractérisent toutes, dit-il, avec une hardiesse devant laquelle il n'y a qu'à s'incliner, aussi hasardeuse qu'elle nous paraisse, ce n'est en fin de compte, nous dit-il, que le culte du Grand Homme. Je ne suis pas du tout en train de souscrire à cela. Il dit que simplement les choses sont restées à mi-route, plus ou moins avortées, à savoir qu'est-ce que cela veut dire le meurtre primitif du Grand Homme ?

Je pense qu'il pense la même chose à propos du Bouddha. Et bien sûr, dans l'histoire des avatars de Bouddha, on trouverait bien des choses où il retrouverait son schéma, légitimement ou non, que c'est pour ne pas avoir, au fond, poussé jusqu'au bout le développement du drame, jusqu'au bout, à savoir jusqu'au terme de la rédemption chrétienne, que ces religions autres en sont restées là. Inutile de vous dire que ce très singulier christocentrisme est tout de même pour le moins surprenant sous la plume de Freud. Et pour qu'il s'y laisse glisser presque sans s'en apercevoir, il faut tout de même qu'il y ait à cela quelque raison.

**11/05/1960**

## **L'éthique de la Psychanalyse**

Le cycle naturel immanent en effet à tout, peut-être, ce qui est, est quelque chose d'extrêmement divers d'ailleurs dans ses registres et ses niveaux. Mais je vous prie de vous arrêter à la coupure qu'introduit, que comporte cette émergence dans l'ordre de la manifestation du réel que comporte le cycle comme tel, qu'il soit traité, et il l'est, par l'homme dès lors que l'homme est le support du langage, ou par rapport à un couple de signifiants, tel par exemple, pour prendre une pensée traditionnelle, dans toute espèce même d'ébauche, d'un symbolisme, qu'il soit traité en fonction du yin et du yang, à savoir deux signifiants dont l'un est conçu comme éclipsé par la montée de l'autre et par son retour et aussi bien d'ailleurs - je ne tiens ni au yin ni au yang -, l'introduction, simplement, du sinus et du cosinus, en d'autres termes, la structure engendrée par la mémoire ne doit pas vous masquer, dans notre expérience comme telle, la structure de la mémoire elle-même en tant qu'elle est faite d'une articulation signifiante. Car, à l'omettre, vous ne pouvez absolument soutenir ni distinguer ce registre qui est essentiel dans l'articulation de notre expérience, c'est à savoir l'autonomie, la dominance, l'instance comme telle de la remémoration, au niveau non du réel, mais du fonctionnement du principe du plaisir. Je vous l'indique en passant, quel rapport et quelle distinction la plus fondamentale ceci introduit-il ? Il ne s'agit point là d'une discussion byzantine. Il s'agit que c'est là que nous pouvons, si nous créons une faille et un abîme, inversement combler ailleurs ce qui se présentait aussi comme failles et comme abîme, à ceci près qu'il était émis une idée: c'est à savoir que c'est ici que se peut apercevoir où peut résider la naissance du sujet comme tel, dont rien par ailleurs ne peut justifier le surgissement.

[...]

Ici se manifeste comme telle l'apparition du sujet, faisant toucher du doigt pourquoi la notion de l'inconscient, pourquoi et en quoi la notion de l'inconscient est, dans notre expérience, centrale. Partez de là et vous y verrez l'explication de bien des choses, ne serait-ce que de cette singularité repérable dans l'histoire qui s'appelle les rites. Les rites, je veux dire en tant qu'il s'agit de ces rites par quoi l'homme des civilisations dites primitives se croit obligé d'aider, d'accompagner justement

la chose la plus naturelle du monde, c'est à savoir le retour des cycles naturels. Si l'empereur n'ouvre pas le sillon à tel jour du printemps, sans doute - vous savez qu'il s'agit de l'Empereur de Chine - sans doute tout le rythme des saisons va se corrompre; si l'ordre n'est pas conservé dans la Maison Royale, le champ de la mer va empiéter sur celui de la terre. Nous en avons encore le retentissement jusqu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle, dans Shakespeare. Qu'est-ce que ceci peut vouloir dire, si ce n'est précisément ce rapport essentiel qui lie le sujet aux significances et l'instaure à l'origine comme responsable de l'oubli ?

**06/07/1960**

### **L'éthique de la Psychanalyse**

Cela nous met sur la vieille question. Un nommé Mencius - c'est le nom dont l'ont appelé les jésuites - nous dit qu'elle se juge de la façon suivante - la bienveillance est à l'origine naturelle à l'homme, elle est comme une montagne couverte d'arbres. Seulement, des habitants des environs commencent à couper les arbres. Le bienfait de la nuit est d'apporter un nouveau foisonnement de surgeons, mais au matin, les troupeaux viennent, qui les dévorent, et finalement, la montagne est une surface chauve, sur laquelle rien ne pousse.(p.360-361)

[...]

L'organisation universelle a à faire avec le problème de savoir ce qu'elle va faire de cette science où, manifestement, se poursuit quelque chose dont la nature lui échappe, comme de bien entendu. Si cette science, qui occupe la place du désir, ne peut guère être une science du désir que sous la forme d'un formidable point d'interrogation, c'est pas sans doute sans un motif structural. Autrement dit que la science, en tant que poussée, qu'animée par quelque mystérieux désir ne sait bien entendu, pas plus que rien dans l'inconscient, ce que veut dire ce désir, et l'avenir nous le révélera, et peut-être du côté de ceux qui, par la grâce de Dieu, ont mangé le plus récemment le livre. je veux dire ceux qui n'ont pas hésité, ce livre de la science occidentale, de l'écrire avec leurs efforts, voire avec leur sang. Il n'en est pas moins un livre comestible. je vous ai parlé tout à l'heure de Mencius. Mencius explique très bien, après avoir tenu ces propos que vous auriez tort de croire optimistes sur la bonté de l'homme, comment il se fait que ce sur quoi on est le plus ignorant, c'est sur les lois en tant qu'elles viennent du ciel, les mêmes lois qu'Antigone. Il en donne une démonstration absolument rigoureuse. Il est trop tard pour que je vous la dise ici. Les lois du ciel en question, ce sont bien les lois du désir. Celui qui a mangé le livre et ce qu'il soutient de mystère, on peut en effet se poser la question, est-il bon, est-il méchant ? C'est une question qui apparaît maintenant sans aucune importance. L'important, ce n'est pas de savoir si l'homme est bon ou mauvais d'une façon originelle, l'important est de savoir ce que donnera le livre quand il aura été tout à fait mangé. (p.375)

**6/12/1961**

### **L'identification**

Qu'est-ce que c'est qu'un signifiant ? Si tout le monde, et pas seulement les logiciens parle de *a* quand il s'agit de *a est a*, c'est quand même pas un hasard. C'est parce que pour supporter ce qu'on désire, il faut une lettre. Vous me l'accordez, je pense. Mais aussi bien je ne tiens point ce

saut pour décisif sinon que mon discours ne le recoupe, ne le démontre d'une façon suffisamment surabondante pour que vous en soyez convaincus; et vous en serez d'autant mieux convaincus que je vais tâcher de vous montrer dans la lettre justement, cette essence du signifiant, par où il se distingue du signe.

[...]

D'autre part, j'aurai l'occasion de vous montrer ce qui peut, à nous, masquer la valeur de la lettre, ce qui, en raison du statut particulier du caractère chinois, est particulièrement bien mis en évidence dans ce caractère.

Ce que je vais donc vous montrer ne prend sa pleine et plus exacte situation que d'une certaine réflexion sur ce qu'est le caractère chinois : j'ai déjà tout de même assez quelquefois fait allusion au caractère chinois et à son statut pour que vous sachiez que de l'appeler *idéographique*, ce n'est pas du tout suffisant. Je vous le montrerai peut-être en plus de détails, c'est ce qu'il a d'ailleurs de commun avec tout ce qu'on a appelé *idéographique*, il n'y a à proprement parler rien qui mérite ce terme au sens où on l'imagine habituellement, je dirais presque nommément au sens où le petit schéma de Saussure, avec *arbor* et l'arbre dessiné en dessous, le soutient encore par une espèce d'imprudence qui est ce à quoi s'attachent les malentendus et les confusions.

Ce que je veux là vous montrer, je l'ai fait en deux exemplaires. On m'avait amené en même temps un nouveau petit instrument dont certains peintres font grand cas, qui est une sorte de pinceau épais ou le jus vient de l'intérieur qui permet de tracer des traits avec une épaisseur, une consistance, intéressante. Il en est résulté que j'ai copié beaucoup plus facilement que je ne l'aurais fait normalement la forme qu'avaient les caractères sur ma calligraphie.

Dans la colonne de gauche, voilà la calligraphie de cette phrase qui veut dire « l'ombre de mon chapeau danse et tremble sur les fleurs du Hai Tang ». De l'autre côté, vous voyez écrite la même phrase dans des caractères courants, ceux qui sont les plus licites, ceux que fait l'étudiant anonant quand il fait correctement ses caractères : ces deux séries sont parfaitement identifiables et en même temps elles ne se ressemblent pas du tout.

Apercevez-vous que c'est de la façon la plus claire en tant qu'ils ne se ressemblent pas du tout que ce sont bien évidemment de haut en bas à droite et à gauche, les sept mêmes caractères, même pour quelqu'un qui n'a aucune idée, non seulement des caractères chinois, mais aucune idée jusque là qu'il y avait des choses qui s'appelaient des caractères chinois?

Si quelqu'un découvre cela pour la première fois dessiné quelque part dans un désert, il verra qu'il s'agit à droite et à gauche de caractères et de la même succession de caractères à droite et à gauche.

Ceci pour vous introduire à ce qui fait l'essence du signifiant et dont ce n'est pas pour rien que je l'illustrerai le mieux de sa forme la plus simple qui est ce que nous désignons depuis quelque temps comme l'*Einzigiger Zug*.

L'*Einzigiger Zug* qui est ce qui donne à cette fonction son prix, son acte et son ressort, c'est ceci qui nécessite, pour dissiper ce qui pourrait rester ici de confusion, que j'introduis pour le traduire au mieux et au plus près ce terme qui n'est point un néologisme, qui est employé dans la théorie dite des ensembles : le mot unaire au lieu du mot *unique*.

Tout au moins il est utile que je m'en serve aujourd'hui pour bien vous faire sentir ce nerf dont il s'agit dans la distinction du statut signifiant.

Le trait unaire, donc, qu'il soit comme ici vertical - nous appelons cela *faire des bâtons* - ou qu'il soit, comme le font les Chinois, horizontal, il peut sembler que sa fonction exemplaire soit liée à la réduction extrême, à son propos justement, de toutes les occasions de différence qualitative. Je

veux dire qu'à partir du moment où je dois faire simplement un trait, il n'y a, semble-t-il, pas beaucoup de variétés ni de variations possibles. C'est cela qui va faire sa valeur privilégiée pour nous.

Détrompez-vous : pas plus que tout à l'heure il ne s'agissait pour dépister ce dont il s'agit dans la formule : "il n'y a pas de tautologie" de pourchasser la tautologie là justement où elle n'est pas, pas plus qu'il ne s'agit ici de discerner ce que j'ai appelé le caractère parfaitement saisissable du statut du signifiant quel qu'il soit, a ou un autre, dans le fait que quelque chose dans sa structure éliminerait ces différences.

Je les appelle qualitatives parce que c'est de ce terme que les logiciens se servent quand il s'agit de définir l'identité de l'élimination de différences- qualitatives de leur réduction comme on dirait à un schéma simplifié : ce serait là que serait le ressort de cette reconnaissance caractéristique de notre appréhension dans ce qui est le support du signifiant, la lettre.

**24/01/1962**

## **L'identification**

Les illustrations ne sont jamais mauvaises pour adopter un oeil mental où l'imaginaire joue un grand rôle. C'est pour ça que, même si c'est un détour, je ne trouve pas mauvais de vous, rapidement, tracer une petite remarque, simplement parce que je la trouve à ce niveau dans mes notes. Je vous ai parlé à plus d'une reprise, à propos du signifiant, du caractère chinois, et je tiens beaucoup à désenvoûter pour vous l'idée que son origine est une figure imitative. Il y en a un exemple, que je n'ai pris que parce que c'est lui qui me servait le mieux; j'ai pris le premier de celui qui est articulé dans ces exemples, ces formes archaïques, dans l'ouvrage de Karlgren qui s'appelle *Grammata serica*, ce qui veut dire exactement les signifiants chinois.

Le premier dont il se sert sous sa forme moderne est celui-ci, c'est le caractère *kè* 可 (pouvoir) qui veut dire pouvoir dans le *Shuowén* 说文, qui est un ouvrage d'érudit, à la fois précieux pour nous pour son caractère relativement ancien, mais qui est déjà très érudit, c'est-à-dire tramé d'interprétations, sur lesquelles nous pouvons avoir à reprendre. Il semble que ce ne soit pas sans raison que nous puissions nous fier à la racine qu'en donne le commentateur, et qui est bien jolie, c'est à savoir qu'il s'agit d'une schématisation du heurt de la colonne d'air telle qu'elle vient à pousser, dans l'occlusive gutturale, contre l'obstacle que lui oppose l'arrière de la langue contre le palais. Ceci est d'autant plus séduisant que, si vous ouvrez un ouvrage de phonétique, vous trouverez une image qui est à peu près celle-là (?) pour vous traduire le fonctionnement de l'occlusive. Et avouez que ce n'est pas mal que ce soit ça (?) qui soit choisi pour figurer le mot pouvoir, la possibilité, la fonction axiale introduite dans le monde par l'avènement du sujet au beau milieu du réel.

L'ambiguïté est totale, car un très grand nombre de mots s'articulent *ké* 可 en chinois, dans lesquels ceci 丁 nous servira de phonétique, à ceci près, *kou* 口, qui les complète, comme présentant le sujet à l'armature signifiante, et ceci, *ding* 丁 sans ambiguïté et dans tous les caractères, est la représentation de la bouche. Mettez ce signe *da* 大 au dessus, c'est le signe *dà* qui veut dire grand. Il a manifestement quelque rapport avec la petite forme humaine 人 en général dépourvue de bras. Ici, comme c'est d'un grand qu'il s'agit, il a des bras. Ceci, *qí* 奇 n'a rien à faire avec ce qui se passe quand vous avez ajouté ce signe, au signifiant précédent; cela se lit désormais *Jī*, mais ceci conserve la trace d'une prononciation ancienne dont nous avons des attesta-

tions grâce à l'usage de ce terme à la rime dans les anciennes poésies, notamment celles de Chi-King qui est un des exemples les plus fabuleux des mésaventures littéraires, puisqu'il a eu le sort de devenir le support de toutes sortes d'élucubrations moralisantes, d'être la base de tout un enseignement très entortillé des mandarins sur les devoirs des souverains, du peuple et du *tutti quanti*, alors qu'il s'agit manifestement de chansons d'amour d'origine paysanne. Un peu de pratique de la littérature chinoise, - je ne cherche pas à vous faire croire que j'en ai une grande, je ne me prends pas pour Wieger qui, lorsqu'il fait allusion à son expérience de la Chine..., - il s'agit d'un paragraphe que vous pouvez retrouver dans les livres à la portée de tous du père Wieger. Quoi qu'il en soit, d'autres que lui ont éclairé ce chemin, notamment Marcel Granet, dont après tout vous ne perdriez rien à ouvrir les beaux livres sur les danses et légendes et sur les fêtes anciennes de la Chine. Avec un peu d'efforts vous pourrez vous familiariser avec cette dimension vraiment fabuleuse, qui apparaît de ce qu'on peut faire avec quelque chose qui repose sur les formes les plus élémentaires de l'articulation signifiante. Par chance, dans cette langue les mots sont monosyllabiques. Ils sont superbes, invariables, cubiques, vous ne pouvez pas vous y tromper. Ils s'identifient au signifiant, c'est le cas de le dire. Vous avez des groupes de quatre vers, chacun composé de quatre syllabes.

La situation est simple. Si vous les voyez et pensez que de ça on peut faire tout sortir, même une doctrine métaphysique qui n'a aucun rapport avec la signification originelle, cela commencera, pour ceux qui n'y seraient pas encore, à vous ouvrir l'esprit. C'est pourtant comme cela, pendant des siècles on a fait l'enseignement de la morale et de la politique sur des ritournelles qui signifiaient dans l'ensemble « je voudrais bien baiser avec toi ». Je n'exagère rien, allez-y voir.

Ceci, ( ? ), veut dire, *ji*, qu'on commente grand pouvoir, énorme; cela n'a bien entendu absolument aucun rapport avec cette conjonction. *Ji*, ne veut pas tellement plus dire grand pouvoir que ce petit mot pour lequel en français il n'y a pas vraiment quelque chose qui nous satisfasse; je suis forcé de le traduire par l'impair, au sens que le mot impair peut prendre de glissement, de faute, de faille, de chose qui ne va pas, qui boîte, en anglais si gentiment illustré par le mot *odd*. Et comme je vous le disais tout à l'heure, c'est ce qui m'a lancé sur le Chou-King. À cause du Chou-King, nous savons que c'était très proche du *kê*, au moins en ceci, c'est qu'il y avait une gutturale dans la langue ancienne qui donne l'autre implantation de l'usage de ce signifiant pour désigner le phonème *Ji*. Si vous ajoutez cela *mù* 木 devant, qui est un déterminatif, celui de l'arbre, et qui désigne tout ce qui est de bois, vous aurez une fois que les choses en sont là un signe, *yí* 椅 qui désigne la chaise. Cela se dit *yi*, et ainsi de suite. Ça continue comme cela, cela n'a pas de raison de s'arrêter. Si vous mettez ici, à la place du signe de l'arbre, le signe du cheval *mà* 马, cela veut dire s'installer à califourchon *qí* 骑.

Ce petit détour, je le considère, a son utilité, pour vous faire voir que le rapport de la lettre au langage n'est pas quelque chose qui soit à considérer dans une ligne évolutive. On ne part pas d'une origine épaisse, sensible, pour dégager de là une forme abstraite. Il n'y a rien qui ressemble à quoi que ce soit qui puisse être conçu comme parallèle au processus dit du concept, même seulement de la généralisation. On a une suite d'alternances où le signifiant revient battre l'eau, si je puis dire, du flux par les battoirs de son moulin, sa roue remontant chaque fois quelque chose qui ruisselle, pour de nouveau retomber, s'enrichir, se compliquer, sans que nous puissions jamais à aucun moment saisir ce qui domine, du départ concret ou de l'équivoque.

**28/02/1962**

### **L'identification**

Pour repartir, comme je le fais toujours, à quelque point de chaque discours que je vous adresse hebdomadairement, je vous rappelle que cet instinct de mort n'est pas un ver rongeur, un parasite, une blessure, même pas un principe de contrariété, quelque chose comme une sorte de yin opposé au yang, d'élément d'alternance. C'est pour Freud nettement articulé, un principe qui enveloppe tout le détour de la vie, laquelle vie, lequel détour ne trouvent leur sens qu'à le rejoindre. Pour dire le mot, ce n'est pas sans motif de scandale que certains s'en éloignent, car nous voilà bien sans doute retournés, revenus, malgré tous les principes positivistes c'est vrai, à la plus absurde extrapolation à proprement parler métaphysique, et au mépris de toutes les règles acquises de la prudence. L'instinct de mort dans Freud nous est présenté comme ce qui, pour nous je pense, en sa place, se situe de s'égaliser à ce que nous appellerons ici le signifiant de la vie, puisque ce que Freud nous en dit c'est que l'essentiel de la vie, réinscrite dans ce cadre de l'instinct de mort, n'est rien d'autre que le dessein, nécessité par la loi du plaisir, de réaliser, de répéter le même détour toujours pour revenir à l'inanimé. La définition de l'instinct de vie dans Freud, il n'est pas vain d'y revenir, de le réaccentuer, n'est pas moins atopique, pas moins étrange, de ceci qu'il convient toujours de ressouligner: qu'il est réduit à l'Eros, à la libido. Observez bien ce que ça signifie, j'accentuerai par une comparaison tout à l'heure, avec la position kantienne.

**29/04/1962**

### **L'identification**

En d'autres termes, je ne fais ici jour et droit qu'à une certaine vision, c'est à savoir qu'effectivement, dans l'histoire, une « science », la science primitive, s'est effectivement enracinée dans un mode de pensée qui, jouant sur cette combinatoire, sur des oppositions, celles du Yin et du Yang, de l'eau et du feu, du chaud du froid (de tout ce que vous voudrez), leur faisait mener, si je puis dire, la danse — le mot est choisi pour sa portée plus que métaphorique —, leur danse, en se fondant sur des rites de danses foncièrement motivés par les répartitions sexuelles effectives qui se faisaient dans la société.

**9/01/1963**

### **L'angoisse**

Ce tableau, ce schéma, celui que j'ai reproduit un fois de plus ici à la partie supérieure du tableau, nous permet de désigner ce que je veux dire. Est-ce que le mécanisme, l'articulation se produit au niveau de l'attrait de l'objet, qui devient pour nous, revêtu ou non de cette glamour, de cette brillance désirable, de cette couleur, c'est ainsi qu'en chinois, on désigne la sexualité, qui fait que l'objet devient stimulant au niveau justement de l'excitation ?

**30/01/1963**

## L'angoisse

Et récemment, j'entendais quelqu'un qui ne m'entend vraiment pas mal du tout, me répondre, m'interroger, si ce n'est pas là dire que nous nous référons à ce qui de tout signifiant est en quelque sorte la matière imaginaire, la forme du mot ou celle du caractère chinois, si vous voulez, ce qu'il y a d'irréductible à ceci, qu'il faut que tout signifiant ait un support intuitif comme les autres, comme tout le reste.

Eh bien! justement non. Car bien sûr, c'est là ce qui s'offre de tentation à ce propos. Ce n'est pas là ce dont il s'agit concernant ce manque.

**27/03/1963**

## L'angoisse

Bien sûr, qu'une pareille métaphore ne peut pas suffire à reproduire ce qu'il faut vous expliquer. Mais que ce petit pot originel ait le plus grand rapport avec ce dont il s'agit concernant la puissance sexuelle, avec le jaillissement intermittent de sa force, c'est tout ce que je pourrais appeler une série d'images faciles à mettre devant vos yeux d'une éroto-propédeutique, voire même proprement parler d'une érotique, rend tout fait facile d'accès.

Une foule d'images de ce titre, chinoises, japonaises et autres et, j'imagine, pas difficiles à retrouver non plus dans notre culture, vous en témoignerait.

**08/05/1963**

## L'angoisse

La première image, celle de la statue que je vous fais circuler, est un avatar historique de cet *Avalokiteshvara*.

Ainsi, je suis passé par les bonnes voies avant de m'intéresser au japonais. Le sort fait que j'ai expliqué avec mon bon maître Demiéville, dans les années où la psychanalyse me laissait plus de loisirs, ce livre, ce livre qui s'appelle *Le Lotus de la vraie loi* qui a été écrit en chinois pour traduire un texte sanscrit de *Kamârajâva*. Ce texte est peu près le tournant historique où se produit l'avatar, la métamorphose singulière que je vais vous demander de retenir, c'est de savoir que ce *Boddhisattva*, *Avalokiteshvara*, « celui qui entend les pleurs du monde », se transforme à partir de l'époque de *Kamârajâva*, qui me semble en être quelque peu responsable, se transforme en une divinité féminine. Cette divinité féminine dont je pense que vous êtes également un tant soit peu à l'accord, au diapason, s'appelle *Kwan yin* ou encore *Kwan yin* en chinois, c'est le même sens qu'à *Avalokiteshvara*; c'est celle qui considère, qui va, qui s'accorde. Ça, c'est *Kwan*; ça, c'est le mot dont je vous parlai tout l'heure et ça, c'est son gémissement ou ses pleurs. *Kwan re yin* - le peut être quelquefois effacé - la *Kwan yin* est une divinité féminine. En Chine, c'est sans ambiguïté, la *Kwan yin* apparaît toujours sous une forme féminine et c'est cette transformation et sur cette transformation que je vous prie de vous arrêter un instant.

Au Japon, ces mêmes mots se lisent *Kwan non* ou *Kwan non*, selon qu'on insère ou non le caractère du monde. Toutes les formes de *Kwan non* ne sont pas féminines. Je dirai même que la

majorité d'entre elles ne le sont pas. Et puisque vous avez sous les yeux l'image des statues de ce temple, la même sainteté, divinité - un terme qui est à laisser ici en suspens - qui est représentée sous cette forme multiple, vous pouvez remarquer que les personnages sont pourvus de petites moustaches et d'infimes barbes esquissées. Ils sont donc la sous une forme masculine, ce qui correspond en effet la structure canonique que représentent ces statues.

**19/02/1964**

### **Quatre concepts fondamentaux**

Quelle est notre position dans le rêve, sinon en fin de compte d'être foncièrement celui qui ne voit pas? Il ne voit pas où ça mène, il suit, il peut même à l'occasion se détacher, se dire que c'est un rêve, mais il ne saurait en aucun cas se saisir dans le rêve à la façon dont dans le cogito cartésien il se saisit comme pensant. Il peut se dire « ce n'est qu'un rêve », il ne se saisit pas comme celui qui se dit, « mais malgré tout je suis conscience de ce rêve ».

Aussi bien Tchouang-Tseu [*Zhuangzi* 庄子] rêve qu'il est un papillon. Ça veut dire qu'il voit le papillon dans sa réalité de regard, car qu'est-ce que tant de figures, tant de dessins, tant de couleurs sinon, ce « donné à voir » gratuit avec ces marques pour nous de la primitivité de cette essence du regard? C'est un papillon qui n'est pas tellement différent de celui qui terrorise l'homme-aux-loups, et Merleau-Ponty en connaît bien l'importance et nous y réfère dans une note.

Quand Tchouang-Tseu est réveillé, il peut se demander si le papillon qu'il rêve n'est pas lui, il a raison. Il ne se prend pas pour absolument identique à Tchouang-Tseu. Parce que, étant ce qu'il était, il devait savoir si bien dire qu'effectivement, c'est quand il était papillon, qu'il se sait à quelque racine de ce papillon, que c'est par là, en dernière racine qu'il est Tchouang-Tseu,

Quand il est le papillon, il ne lui vient pas à l'idée de se demander si quand il est Tchouang-Tseu éveillé il n'est pas le papillon qu'il est en rêve.

De rêver d'être... (c'est qu'en rêvant d'être papillon il aura à témoigner plus tard qu'il se représentait comme papillon), ça ne veut pas dire qu'il est captivé. Il est capture de rien dans le rêve, c'est quand il est réveillé qu'il est Tchouang-Tseu pris dans le filet à papillons — la terreur phobique de l'homme-aux-loups, la rayure primitive marquant son être atteint pour la première fois par la grille du désir!

**29/04/1964**

### **Quatre concepts fondamentaux**

Je ne peux pas me mettre à vous faire, ici, un cours, même abrégé, d'astronomie chinoise. Mais amusez-vous à ouvrir le livre de Léopold de Saussure — il y a, comme ça, de temps en temps, des gens géniaux dans cette famille —, vous y verrez que l'astronomie chinoise est à la fois fondée le plus profondément qui soit sur ce jeu des signifiants qui vont, à retentir, du haut en bas de la politique, de la structure sociale, de l'éthique, de la régulation des moindres actes, et qui est, quand même, une très bonne science astronomique. Il est vrai que jusqu'à un certain point du temps, toute la réalité du ciel peut ne s'inscrire en rien d'autre — ce en quoi d'ailleurs on n'a point manqué — qu'une vaste constellation de signifiants.

La limite ici, de la science et de ce qu'on peut appeler la science primitive en tant qu'elle serait foncièrement, disons, allons jusqu'à l'extrême, une sorte de technique sexuelle — la limite n'est pas possible à faire, car c'est une science, ce que les Chinois, effectivement, ont collationné, enrichi d'observations parfaitement valables, nous montrent qu'ils avaient un système, mouvement relatif de la terre et des astres, parfaitement efficace quant à la prévision de variations diurnes et nocturnes par exemple, à une époque très précoce, si précoce qu'en raison de leur pointage signifiant, nous pouvons dater cette époque parce qu'elle est assez lointaine pour que la précision des équinoxes s'y marque à la figure du ciel et que l'étoile polaire n'y soit pas, au moment du fondement de cette astronomie, à la même place qu'elle est de nos jours.

**24/06/1964**

### **Quatre concepts fondamentaux**

Car la sexualité sur laquelle, en fait, elle a très peu opéré — la psychanalyse ne nous a rien appris de nouveau quant à l'opérateur sexuel, il n'en est même pas sorti un petit bout de technique érotologique, il y en a plus dans le moindre des livres qui font pour l'instant l'objet d'une nombreuse réédition et qui nous viennent du fin fond d'une tradition arabe, hindoue, chinoise, voire la nôtre à l'occasion. La psychanalyse ne touche à la sexualité que pour autant que sous la forme de la pulsion, elle se manifeste — et où ? dans ce défilé du signifiant, où la dialectique du sujet, dans le double temps de l'aliénation et de la séparation, se constitue.

[...]

Il sait bien que quels que soient ses appétits, quels que soient ses besoins, aucun ne trouvera, là, satisfaction, si ce n'est tout au plus d'y organiser son menu. Comme dans la fable que je lisais quand j'étais petit dans les imageries d'Epinal, le pauvre mendiant se régale à la porte de la rôtisserie du fumet du rôti. Dans l'occasion, ce sont des signifiants, c'est le menu. Puisqu'on ne fait que parler.

Eh bien! il y a cette complication... c'est là ma fable! Que le menu est rédigé en chinois! Alors le premier temps, c'est de commander la traduction à la patronne. Alors elle traduit : pâté impérial [...], comme on dit et quelques autres. Il se peut très bien, si c'est la première fois que vous venez au restaurant chinois, que la traduction ne vous en dise pas plus et que vous demandez finalement à la patronne, « conseillez-moi ». Ce qui veut dire : « qu'est-ce que je désire là-dedans, c'est à vous de le savoir. »

Est-ce bien là, en fin de compte, qu'il est censé qu'une situation aussi paradoxale aboutisse? Est-ce qu'en ce point, où ce dont il s'agirait serait de vous remettre à je ne sais quelle divination de cette patronne dont vous avez vu de plus en plus gonflé l'importance, il ne serait pas plus adéquat, si le cœur vous en dit et si la chose se présente d'une façon avantageuse, d'aller un tant soit peu titiller les seins de la patronne.

Car c'est de cela qu'il s'agit. Si vous allez au restaurant chinois, ça n'est pas uniquement pour manger! C'est pour manger dans les dimensions de l'exotisme, autrement dit, si ma fable doit avoir un sens, c'est pour autant que le désir alimentaire a un autre sens : il est ici support et symbole de la dimension seule à être rejetée dans le psychisme, du sexuel, la dimension de la pulsion dans son rapport à l'objet partiel est là sous-jacente.

**6/01/1965****Problèmes cruciaux pour la psychanalyse**

Et si, en plus, vous soufflez un peu ce goulot rentré, alors vous avez ce très, très joli schéma d'une double sphère, l'une comprenant l'autre et comme la dernière fois je pense que vous l'avez entendu, ceci est particulièrement heureux pour vous faire, en quelque sorte, toucher du doigt de la façon la plus originelle quel avantage pour son modèle l'homme a pu trouver très tôt dans cette double et conjuguée image du microcosme et du macrocosme. A savoir que ce serait pour moi un jeu - auquel malheureusement je n'ai pas le temps de me livrer, je vous l'esquisse - de vous montrer que par exemple, la première astronomie chinoise, qui est géniale, je vous l'assure, la première astronomie chinoise, celle qu'on appelle du *Kai Thien*, se composait d'une terre ainsi formulée [figure], d'un ciel qui la recouvrait comme bol sur bol - et dont les racines du ciel étaient censées plonger dans quelque chose qu'on tendait plutôt à considérer comme aqueux - et qui étaient portées comme sur l'eau serait porté un bol retourné. Ceci permettait bien plus que le repérage très exact d'un certain nombre de coordonnées géographiques et astronomiques, mais toute une conception du monde. L'ordre, l'ordre des pensées comme des choses et l'ordre de la société étant... s'inscrivant entièrement, de façon plus ou moins analogique, homologique, par rapport à ce qu'un tel schéma permettait de marquer des rapports de ce qu'on pourrait appeler les coordonnées verticales, les coordonnées à l'azimut et avec les coordonnées équatoriales.

Quand on était en Chine, bien sûr, le pôle nord venait à peu près se placer comme ça, comme un bonnet incliné, et puis le pôle de l'écliptique, on savait parfaitement qu'il était différent, venait se marquer à côté. Ça pouvait prêter à toutes sortes de différenciations, d'analogies, je vous l'ai dit, d'inter-noeuds classificatoires, et de correspondances où chacun pouvait retrouver sa place avec plus d'aise qu'ailleurs. Ce schéma fondamental - je vous fais intervenir l'astronomie chinoise, c'est un exemple - ce schéma fondamental, vous le retrouvez toujours et à tous les niveaux de métamorphose de la culture, plus ou moins enrichi mais sensiblement le même; plus ou moins cabossé, mais avec les mêmes issues, je veux dire, issues nécessaires toujours plus ou moins camouflées car, bien entendu ici [en A] on ne sait pas ce qui se passe mais, comme à la base de l'expérience analytique on peut également se passer de savoir ce qui se passe, à savoir où est le point de la suture, le point de la suture entre ce que je pourrais appeler la peau externe de l'intérieur, et ce que je pourrais appeler la peau interne de l'extérieur.

**3/03/1965****Problèmes cruciaux pour la psychanalyse**

L'existence du verbe être, dans les langues indo-européennes, est là, sans doute, pour promouvoir au premier plan cet *Ich* comme étant support du sujet, mais toute langue n'est point non plus ainsi faite, et tel problème, ou faux problème, logique qui peut se poser dans le registre de nos langues indo-européennes, dans d'autres formes du statut linguistique, c'est pour cela que j'ai tenu aujourd'hui, simplement comme indication, point d'accrochage, référence, à mettre sur ce tableau quelques caractères de chinois dont vous verrez ce qu'ils signifient et quelle utilisation j'en ferai tout à l'heure.

Si les problèmes logiques du sujet dans la tradition chinoise ne sont pas formulés avec un développement aussi exigeant, aussi approfondi, aussi fécond de la logique, ce n'est pas, comme on l'a

dit, qu'il n'y ait pas dans le chinois de verbe *être*. Le mot le plus usuel, dans le chinois parlé, pour le verbe *être* se dit *shì* 是. Bien entendu, comment pourrait-on s'en passer, en usage ? Mais qu'il soit fondamentalement, et c'est le deuxième caractère de ces trois écrits au tableau, à gauche, dans la forme lisible la plus reconnaissable dans l'imprimé où ces caractères s'écrivent; à droite, dans la forme cursive où, cette formule que je vous apporte, je l'ai effectivement recueillie dans une calligraphie monacale, et vous allez voir quel sens elle avait; le caractère du milieu, de cette formule qui se dit *rúshì tǐ* 如是体 *comme est le corps*, ce *shì* est aussi un *ce*, un démonstratif, et que le démonstratif en chinois soit ce qui serve à désigner le verbe être, là est quelque chose qui montre qu'autre est le rapport du sujet à l'énonciation où il se situe.

**10/03/1965**

### **Problèmes cruciaux pour la psychanalyse**

Bien sûr, ceci ne fait que recouvrir des choses bien connues depuis longtemps, et je me suis dispensé de vous donner ici la première phrase du chapitre II du Tao tō King 92, [*Dàodéjīng* 道德經] parce qu'aussi bien il aurait fallu que je commente chacun des caractères. Mais ces caractères sont tellement, pour quiconque peut se donner la peine d'en appréhender la référence, tellement significatifs, que l'on ne peut pas croire qu'il n'y ait pas quelque chose de la même veine logique dans ce qui est énoncé, en ce point originel pour une culture, autant que pour nous l'a pu être la pensée socratique de ce qu'il y a d'originel.

« Que, pour tout ce qui est du ciel et de la terre, que tous - le terme universel est bien, bien isolé, posant la fonction de l'affirmative universelle comme telle - , que tous sachent ce qu'il en est du beau, alors c'est de cela que naît la laideur. »

Ce qui n'est pas pure vanité, de dire que, bien sûr, définir le bon, c'est du même coup définir le mal. Ce n'est pas une question de savoir ce qu'on distingue, en quelque sorte, c'est un nœud interne. Il ne s'agit pas de savoir ce qu'on distingue, en quelque sorte comme on distinguerait les eaux supérieures et les eaux inférieures dans une réalité confuse; ce n'est pas de ce qu'il soit vrai ou pas que les choses soient bonnes ou mauvaises qu'il s'agit - les choses sont - , c'est de dire ce qu'il en est du bien qui fait naître le mal; le fait, non pas que cela soit, non pas que l'ordre du langage vienne recouvrir la diversité du réel, c'est l'introduction du langage comme tel qui fait, non pas distinguer, constater, entériner, mais qui fait surgir la traversée du mal, dans le champ du bien, la traversée du laid, dans le champ du beau.

**12/05/1965**

### **Problèmes cruciaux pour la psychanalyse**

Est-ce que nous ne saisissons pas là que, pour d'autres traditions de pensée... je l'illustre, celle du Tao par exemple, qui toute entière part d'une appréhension signifiante dont nous n'avons pas à chercher ce qu'elle représente pour eux de signification, puisque pour nous c'est tout à fait secondaire. Les significations, ça pullule toujours, vous mettez deux signifiants l'un en face de l'autre, ça fait des petites significations. Elles ne sont pas forcément jolies jolies. Mais que le départ soit,

comme tel, l'opposition du yin et du yang, du mâle et du femelle, même s'ils ne savaient pas ce que ça veut dire, ceci à soi tout seul comporte à la fois ce singulier mirage qu'il y a là quelque chose de plus adéquat à je ne sais quel fonds radical, en même temps d'ailleurs que cela peut justifier l'échec total de tout aboutissement du côté d'un véritable savoir. Et c'est pourquoi ce serait une grande erreur de croire qu'il y ait la moindre chose à attendre de l'exploration freudienne de l'inconscient pour en quelque sorte rejoindre, faire écho, corroborer ce qu'ont produit ces traditions, qualifions-les, étiquetons-les - je déteste le terme - d'orientales, de quelque chose qui n'est pas de la tradition qui a élaboré la fonction du sujet. Le méconnaître est prêt à toutes sortes de confusions, et si quelque chose de notre part peut jamais être gagné dans le sens d'une intégration authentique de ce qui, pour les psychanalystes, doit être le savoir, assurément c'est dans une toute autre direction.

**15/12/1965**

### **L'objet de la psychanalyse**

Jiun Sonja (1), comme un de mes fidèles amis qui est ici aujourd'hui a eu la bonté de me l'apprendre, Jiun Sonia a vécu de 1714 à 1804. Entré dans les ordres - si j'ose dire - bouddhistes à 15 ans, vous voyez qu'il y est resté jusqu'à un âge avancé. Son oeuvre est considérable et je ne vous dirai pas les fondations originales qui portent encore sa marque. Vous donner une idée par exemple de son activité, sera vous évoquer par exemple qu'un manuel d'étude sanscrite actuellement considéré comme fondamental est de sa source, sinon tout entier de sa main et qu'il n'a pas moins de mille volumes. C'est dire que ce n'était pas un homme fainéant.

Mais ce que vous voyez ici est typiquement la trace de ce quelque chose qui, dirais-je, se fait en quelque point sommet d'une méditation et n'est pas sans rapport au moins de semblance avec ce qui s'obtient de certains de ces exercices ou plutôt de ces rencontres qui s'échelonnent sur le chemin de ce qu'on appelle le Zen j'aurai scrupule à avancer ce nom même ici, à savoir devant un auditoire dont une partie est pour moi trop peu sûre quant à la façon dont je peux être entendu pour avancer sans aucune précaution une référence à quelque chose qui n'est certes pas un secret, qui traîne les rues et dont on entend parler partout. Le Zen ne représente pas quelque chose qui peut aller jusqu'à l'abus de confiance, à vrai dire, je ne saurais trop vous conseiller de vous méfier de toutes les sottises qui s'empilent sous ce registre, mais après tout pas plus que sur la psychanalyse elle-même.

幾 人 知	三 千 年 代	○
-------------	------------------	---

Fig. III - 3

[ Soit en simplifié et en pinyin :

几	三	<i>j</i>	<i>s n</i>
人	千	<i>rén</i>	<i>qi n</i>
知	年	<i>zh</i>	<i>nián</i>
	代		<i>dài</i>

Je suis forcé tout de même de dire que ceci tracé d'un coup de pinceau dont, sans doute, il n'est pas sûr que nous puissions apprécier la vigueur particulière qui est pourtant, pour un oeil exercé, assez frappante, ce coup de pinceau, c'est lui qui va m'importer, c'est sur lui que je vais fixer votre attention pour supporter ce que j'ai aujourd'hui à avancer dans le chemin que nous avons à faire. Il n'est pas douteux qu'il est là dans la position propre qui est celle que je définis pour être celle du signifiant : qu'il représente le sujet pour un autre signifiant. Ceci est assez assuré par le contenu de l'écriture qui, ici, s'aligne et se lit comme écriture chinoise qu'elle est, ceci est écrit en caractère chinois; je vous le prononcerai, non pas en chinois mais en japonais, ce qui veut dire :

« Dans trois mille ans, combien d'hommes sauront ? »

Sauront quoi ? Sauront qui a fait ce cercle. Quel était cet homme dont j'ai cru devoir d'abord vous indiquer l'empan entre le plus extrême, le plus pyramidal de la science et un mode d'exercice dont nous ne pouvons pas ne pas tenir compte ici comme fond de ce qu'il nous laisse ici d'écrit.

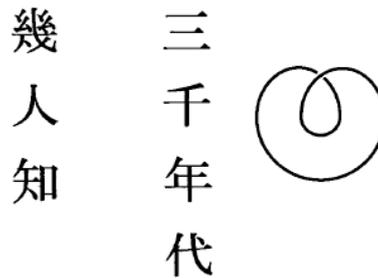


Fig. III - 4

[ Soit en simplifié et en pinyin :

人	三	rén	sān
知	千	zhī	qiān
也	年	yě	nián
	前		qián]

« Dans trois mille ans, combien d'hommes sauront » ce qu'il y a au niveau de ce cercle tracé ? Je me suis permis, dans ma propre calligraphie, de répondre :

« Dans trois mille ans, bien avant, les hommes sauront »

« Bien avant trois mille ans, et après tout, ça peut commencer aujourd'hui, les hommes sauront, ils se souviendront peut-être que le sens de cette trace mérite de s'inscrire ainsi ».

Malgré la différence apparente, c'est topologiquement la même chose. Supposez que ceci soit rond, que ce que j'ai appelé cercle soit un disque. Ce qu'ici, j'ai tracé de ma main, est aussi un disque bien que sous la forme de deux lobes dont l'un recouvre l'autre, la surface est d'un seul tenant, elle est limitée par un bord qui, par déformation continue peut se développer de façon à ce que l'un des bords recouvre l'autre, l'homéomorphie topologique est évidente. Que signifie alors que je l'ai tracé d'une façon différente et que ce soit là-dessus que j'aie maintenant à attirer votre attention ?

Un tracé que j'ai appelé un cercle et non pas un disque laisse en suspens la question de ce qu'il limite. Pour voir les choses là où elles sont tracées sur un plan, ce qu'il limite, c'est peut-être ce qui était dedans, c'est peut-être aussi ce qui est au dehors.

A la vérité, c'est là qu'il nous faut considérer ce qu'il peut y avoir d'originel dans la fonction de l'écrit. Quittons un instant ce que nous avons ici sous les yeux et que je propose plutôt assurément à un *experimentum mentis*, à un exercice de l'esprit qu'à une adhésion intuitive. Car si je vous emmène dans le champ de la topologie, c'est pour vous introduire à une sorte d'assouplissement (*mentis*), une sorte d'exercice mental concernant des figures qui ne sont pas sans doute sans pouvoir être appréhendées de quelque façon intuitive mais dont il vous suffira d'essayer, au moins pour ce qui est des moins prévenus, de me suivre pour, disons, percevoir les effets que j'essaierai de vous y démontrer par le tracé de certaines coupures.

(1) Lacan évoque très probablement ici un moine japonais de la secte Shingon (littéralement La parole vraie), nommé communément Jiun Sonia (litt : le vénérable Jiun), et Onkô de son nom posthume, qui vécut de 1715 (ou 1718, date incertaine) à 1804, fonda son propre courant dans l'école Shingon, et consacra une importante partie de sa vie à l'étude du sanscrit. Parmi ses Oeuvres sont particulièrement célèbres mille volumes intitulés Règles de l'étude du sanscrit. Jiun n'était pas un moine zen, mais il avait étudié la méditation auprès d'un maître. Il avait étudié les principales doctrines du bouddhisme. Le texte que cite Lacan (dont la présente version est assez probable) est écrit en chinois, ce qui n'est pas étonnant de la part d'un moine qui devait lire les sùtra dans leur traduction chinoise. Enfin les représentations d'un cercle à l'encre noire accompagnées d'un poème ou d'un commentaire étaient fréquentes dans la tradition bouddhiste chinoise et japonaise. Nous remercions M. Pierre Nakimovitch, Docteur en études extrême-orientales, agrégé de philosophie et spécialiste de Dôgen, pour les précisions qu'il a bien voulu nous apporter concernant Jiun ainsi que le texte cité par Lacan.

**15/12/1965**

### **L'objet de la psychanalyse**

Pour revenir à nos Chinois, vous savez, je ne sais pas si c'est vrai mais c'est édifiant, qu'on n'y met jamais à la poubelle un papier sur lequel a été tracé un caractère. Des gens pieux, vieillards dit-on, parce qu'ils n'ont rien d'autre à faire, les **collectent pour les brûler sur un petit autel ad hoc**.

**5/01/1966**

### **L'objet de la psychanalyse**

Le miroir ne se définit, n'existe que de cette surface qui divise pour le redoubler dans un espace à trois dimensions, espace que nous tenons pour réel et qui l'est sans doute. je n'ai pas ici à le contester. je me déplace comme vous et n'ai pas le moindre petit pied à l'étrier du voyage taoïste, chevauchant quelque dragon à travers le monde. Mais justement. Qu'est-ce à dire? Sinon que l'image spéculaire n'aurait pas cette valeur d'erreur et de méconnaissance, si déjà, une symétrie qu'on appelle bilatérale, par un plan sagittal ne caractérisait en tout cas l'être qui est intéressé. On a une droite et une gauche qui ne sont évidemment pas semblables mais qui font office de semblables, en gros deux oreilles, deux yeux, une mèche sans doute de travers mais en tout cas, on peut faire la raie au milieu. On a deux jambes, on a des organes par paires pour un grand nombre d'entre eux, pas tous, et quand on y regarde de plus près, à savoir quand on ouvre, à l'intérieur, c'est un tant soit peu tordu, mais ça ne se voit pas au dehors. L'homme, tout comme une libellule,

a l'air symétrique. C'est à un accident de cette espèce, accident d'apparence comme disent les philosophes que quelque chose est dû tout d'abord à cette capture dite du stade du miroir.

[...]

C'est qu'une surface qui est ici dessinée, qu'il vous est facile de reconnaître même si ça vous semble - puisqu'on peut l'appeler un disque - troué voir quelque chose comme un jade chinois, vous pouvez voir qu'elle est exactement équivalente ici à ce qu'on appelle un cylindre.

**30/05/1966**

### **L'objet de la psychanalyse**

Quelque chose nous le confirme, c'est à savoir ceci : un tore, c'est fait de la couture des deux bords des deux trous qui constituent les limites d'un cylindre ou d'un jade troué, comme vous voudrez. Car ce n'est pas pour rien que quelque chose comme les jades troués ça se fait depuis longtemps. Bien sûr, nous ne savons plus ce que ça veut dire mais il est assez probable que ceux qui se sont donnés assez de mal à l'origine pour les faire savaient que ça pouvait servir à quelque chose. Il n'y a pas tellement que ça de formes trouées naturelles et ce n'est pas pour rien que la gravure chinoise manifeste nettement dans toutes ses propositions et ses associations que ces formes de pierre trouée, qu'elle nous montre avec surabondance, sont toujours liées à des thèmes érotiques.

**8/06/1966**

### **L'objet de la psychanalyse**

Le premier, l'Imaginaire, et que j'écris comme ça d'une petite orthographe chinoise ce que nous disons tous, quand quoi? Quand dans un champ nous trouvons le vide. Et si vous croyez que c'est facile à expliquer ça, cette notion de champ et de vide! Bien sûr, le registre gestaltiste s'offre tout de suite, seulement la rapidité avec laquelle il se contamine vers une version symbolique dans la notion de classe, par exemple, qui prend justement de sa présence toute sa densité, doit nous rendre extrêmement prudent quant au maniement. Quoiqu'il en soit l'écriture de cette orthographe baroque, qui est celle dont je ne fais rien qu'une occasion de le mémoriser comme instrument transitoire, j'ai appelé cela : le «hiarien », écrit comme vous le voyez là. Il y a une chose qui est en tout cas bien tranchée et qui n'a rien à faire avec le « hiarien », c'est celui que j'exprime dans...

**25/01/1967**

### **La logique du fantasme**

Suivons Freud : rêver qu'on rêve doit être l'objet d'une fonction bien sûr pour que nous puissions dire qu'à tous les coups ceci désigne l'approche imminente de la réalité.

Que quelque chose puisse s'apercevoir qu'il se rambarde d'une fonction d'erreur pour ne pas repérer la réalité, est-ce que nous ne voyons pas qu'il y a là une voie exactement contraire que l'assertion de ceci : qu'une idée est transparente à elle-même, la trace de quelque chose qui mérite d'être suivis ; pour (p107->) vous faire sentir comment l'entendre, il me semble que je ne

peux pas mieux faire que d'aller grâce au chemin que m'ouvre une fable bien connue, d'être tirée d'un vieux texte chinois : de Tchouang-Tsou [cf. Zhuangzi], dieu sait ce qu'on lui fait dire, nommé à propos de ce rêve bien connu, de ce qu'il aurait dit à propos d'avoir rêvé de s'être rêvé lui-même être un papillon. Il aurait interrogé ses disciples sur 1e sujet de savoir comment on peut distinguer Tchouang-Tsou se rêvant papillon, papillon qui tout réveillé qu'il se croit ne ferait que rêver d'être autre chose. Inutile de dire que ceci n'a absolument pas le sens qu'on donne d'habitude dans le texte de Tchouan-Tsou, les phrases qui suivent montrent assez de quoi il s'agit, et ça nous porte sur le thème de la formation des êtres et de voies qui nous échappent depuis longtemps dans une très grande mesure, je veux dire quant à ce qu'il en était exactement pensé par ceux qui en ont laissé les traces écrites.

Ce rêve, je veux me permettre de supposer qu'il a été inexactement rapporté. Tchouang-Tsou, quand il s'est rêvé papillon, s'est dit : ce n'est qu'un rêve, ce qui est tout à fait conforme à sa mentalité, il ne doute pas un instant de surmonter ce menu problème de son identité qu'à être Tchouang Tsou. Il se dit : ce n'est qu'un rêve, et c'est précisément en quoi il manque la réalité, car en tant que quelque chose qui est le je de Tchouang Tsou repose dans ceci qui est si essentiel à toute condition du sujet : à savoir que l'objet est vu, il n'est rien qui nous permette de mieux surmonter ce qu'a de traître ce monde de la fiction, en tant qu'il supporterait cette sorte de rassemblement de quelque façon que nous l'appelions : monde ou étendue dont le sujet serait seul support et le seul mode d'existence. Ce qui fait la consistance de ce sujet en tant qu'il voit, c'est-à-dire, en tant qu'il n'a que la géométrie de la vision, en tant qu'il peut dire ceci à l'Autre : ceci est à droite, ceci est à gauche, ceci est en dedans ou en dehors, qu'est-ce qui lui permet de se situer comme je, sinon ceci que j'ai déjà souligné qu'il est tableau dans ce monde visible, que le papillon n'est rien d'autre que ce qui le désigne lui-même comme tache, et comme ce qu'a d'originelle la tache dans le surgissement au niveau de l'organisme de quelque chose qui fera vision. C'est bien en tant que le je lui-même est tache sur fond, que ce dont il va interroger ce qu'il voit et ce qu'il ne peut retrouver et qui se dérobe, cette origine de regard, manifeste à être articulée pour nous que la lumière du soleil pour inaugurer ce qui est de l'ordre du je dans la relation scoptophylique, est-ce que ce n'est pas là, le " je rêve seulement " et ce qui masque la réalité du regard en tant qu'elle est à découvrir.

C'est en ce point que je voulais vous amener aujourd'hui concernant ce rappel de la fonction de l'objet " a " et sa corrélation étroite au je. Pourtant, n'est-il pas vrai que quelque soit le lien que supporte, qu'indique comme l'encadrant 1e jeu de tous les fantasmes, nous ne pouvons pas encore saisir dans une multiplicité au reste de ces objets " a " ce qui lui donne ce privilège dans le statut du je en tant qu'il se pose comme désir.

**26/04/1967**

### **La logique du fantasme**

Pour confronter le « a » avec l'unité ce qui est seulement instituer la fonction de la mesure, eh bien cette unité il faut commencer par l'écrire. C'est cette fonction que depuis longtemps j'ai introduite sous le terme du trait unaire. Unaire, ai-je dit, alors, où l'écrit-on ce trait unaire essentiel à opérer pour la mesure de l'objet " a " au regard du sexe. Sûrement pas sur le dos de l'objet, puisqu'aucun objet " a " n'a de dos. C'est à ceci, que sert je pense que vous le savez depuis toujours, ce que j'ai appelé le lieu de l'autre en tant qu'il est ici représenté comme appelé par toute cette

démarche logique. C'est-à-dire le lieu de l'*Autre* d'abord en tant que comme tel, il introduit le redoublement du champ de l'un, c'est-à-dire encore, que nous avons là rien d'autre à proprement parler que la figuration de ce que j'ai articulé comme la répétition originelle, comme ce qui fait que l'*Un* premier, ce 1 cher aux philosophes, qui pourtant à leur manipulation oppose quelque difficulté, que ce 1 ne surgit en quelque sorte que rétro-actif à partir du moment où s'introduit comme signifiant, une répétition. Ce trait unaire, si je me souviens des cris désespérés d'un de mes auditeurs, quand j'ai simplement ramassé dans un (p237->) texte de Freud l'*einziger zug*, qui avait passé inaperçu pour ce charmant interlocuteur qui aurait bien aimé en faire la trouvaille lui-même. Ne croyez pas pourtant qu'il n'existe que là, Freud n'a pas découvert le trait unaire, je vais parler tout à l'heure des grecs.

Mais pour rester dans l'actualité je vais ouvrir le dernier numéro de la revue : «*Art asiatique*» vous verrez une peinture de Shitao qui, dans ce trait unaire; en fait grand état, il ne parle que de ça pendant un petit nombre de pages. ça s'appelle en chinois *yí* qui veut dire 1 ou qui veut dire : trait.

C'est le trait unaire. Il a beaucoup fonctionné avant que je vous en rebatte les oreilles. L'important dans ceci est de reconnaître ici dans ces fonctions essentielles qui nécessitent comme s'opposant comme en miroir, le champ de l'*Autre* à ce champ de l'*Un* énigmatique à proprement parler ce qui est figuré depuis longtemps dans mon graphe par la connotation signifiante de . Ce qui permet aussi, dans cet article que j'ai intitulé remarque et qui donne la formule de ce qu'on appelle dans la psychanalyse et dans les textes freudiens l'une des formes de l'identification, l'identification à l'idéal du moi dont j'ai passé précisément le trait dans l'*Autre* comme indiquant au niveau de l'*autre* cette référence en miroir d'où part précisément pour le sujet, la veine de tout ce qui est identification, c'est-à-dire ce qui est spécialement dans le champ dont nous , parlons aujourd'hui, de la dyade, à distinguer comme se situant et se situant comme distinct des deux autres fonctions qui sont respectivement celles de la répétition, l'identification en la mettant au milieu et enfin la relation, je vous ai dit la dernière fois ce qu'il fallait en penser concernant quoique ce soit qui puisse s'autoriser de la dyade sexuelle.

[...] Je ne voudrais y opposer que les mystiques... pour autant que ce sont ceux que nous pouvons définir comme s'étant avancés, à leurs dépens, de petit a vers cet Etre qui, lui, n'a rien fait que de s'annoncer comme imprononçable - imprononçable quant à son nom - par rien d'autre que par ces lettres énigmatiques qui reproduisent (le sait-on ?) la forme générale du je suis, non pas: celui qui suis, ni celui qui est, mais. ce que je sais. C'est-à-dire chercher toujours! vous voyez là rien qui spécifie tellement - encore qu'il mérite d'être spécifié à un autre niveau pour la référence qu'on en fait au père - le Dieu des Juifs ; car à la vérité, le Tao s'énonce, comme vous le savez, de notre temps où le Zen court les rues, vous avez bien dû récolter dans un coin que le Tao qui peut se nommer n'est pas le vrai Tao. Enfin, nous ne sommes pas là pour nous gargariser avec ces vieilles plaisanteries.

**21/02/1968**

### **L'acte psychanalytique**

C'est ainsi qu'il est étrange qu'au niveau de l'Église, où ils ne sont pas tellement cons quand même, ils doivent s'apercevoir que là Freud dit la même chose que ce qu'ils sont présumés savoir

être la vérité, ce qui force, justement qu'ils l'enseignent. Il y a quelque chose qui cloche du côté sexe; sans ça à quoi bon ce réseau technique abrutissant? Eh bien, pas du tout. Leur préférence dans ce coin là va bien plutôt à Jung, dont il est clair que sa position est exactement opposée, à savoir que nous entrons dans la sphère de la Gnose, à savoir de l'obligatoire complémentaire du Yin et du Yang, et de tous les signes que vous voyez tourner l'un autour de l'autre, comme si, depuis toujours, ils étaient là pour se conjoindre, animus et anima, l'essence complète du mâle et de la femelle.

**14/05/1969**

### **D'Un Autre à l'autre**

Assurément l'accent à mettre sur l'écriture est capital pour la juste évaluation de ce qu'il en est du langage, et que l'écriture soit première et doive être considérée comme telle au regard de ce qui est la parole, c'est ce qui après tout peut être considéré comme non seulement licite mais rendu évident par la seule existence d'une écriture comme la chinoise où il est clair que ce qui est de l'ordre de l'appréhension du regard n'est pas sans rapport à ce qui s'en traduit au niveau de la voix, à savoir qu'il y a des éléments phonétiques, mais qu'il y en a aussi beaucoup qui ne le sont pas, ceci étant d'autant plus frappant que, du point de vue de la structure, de la structure stricte de ce qu'il en est d'un langage, nulle langue ne se tient d'une façon plus pure que cette langue chinoise où chaque élément morphologique se réduit à un phonème. C'est donc bien là où ç'aurait été le plus simple, si l'on peut dire, que l'écriture ne soit que transcription de ce qui s'énonce en paroles, qu'il est frappant de voir que, tout au contraire, l'écriture, loin d'être transcription, est un autre système, un système auquel éventuellement s'accroche ce qui est découpé dans un autre support, celui de la voix.

**1971**

### **Un discours qui ne serait pas du semblant**

L'ensemble de ce séminaire est traversé de références à la Chine et à la culture chinoise.

Voir sur ce site

- le séminaire de Lacan
- la conférence *Lacan, le chinois, le profit*

**12/05/1971**

### **Lituraterre** (voir sur ce site la conférence dans sa globalité)

Seule décisive est la condition littorale, et celle-là ne jouait qu'au retour d'être littéralement ce que le Japon de sa lettre m'avait sans doute fait ce petit peu trop qui est juste ce qu'il faut pour que je le ressente, puisque après tout j'avais déjà dit que c'est là ce dont sa langue s'affecte éminemment.

Sans doute ce trop tient-il à ce que l'art en véhicule : j'en dirai le fait de ce que la peinture y démontre de son mariage à la lettre, très précisément sous la forme de la calligraphie.

Comment dire ce qui me fascine dans ces choses qui pendent, kakémono que ça se jaspine, pendent aux murs de tout musée en ces lieux, portant inscrits des caractères, chinois de formation, que je sais un peu, mais qui, si peu que je les sache, me permettent de mesurer ce qui s'en élide dans la cursive, où le singulier de la main écrase l'universel, soit proprement ce que je vous apprend ne valoir que du signifiant : je ne l'y retrouve plus mais c'est que je suis novice. Là au reste n'étant pas l'important, car même à ce que ce singulier appuie une forme plus ferme, et y ajoute la dimension, la demansion, ai-je déjà dit, la demansion du papeludun, celle dont s'évoque ce que j'instaure du sujet dans le Hun-En-Peluce, à ce qu'il meuble l'angoisse de l'Achose, soit ce que je connote du petit a ici fait objet d'être enjeu de quel pari qui se gagne avec de l'encre et du pinceau ?

Tel invinciblement m'apparut, cette circonstance n'est pas rien : d'entre-les-nuages, le ruissellement, seule trace à apparaître, d'y opérer plus encore que d'en indiquer le relief en cette latitude, dans ce qui de la Sibérie fait plaine, plaine désolée d'aucune végétation que de reflets, lesquels poussent à l'ombre ce qui n'en miroite pas.

Le ruissellement est bouquet du trait premier et de ce qui l'efface. Je l'ai dit : c'est de leur conjonction qu'il se fait sujet, mais de ce que s'y marquent deux temps. Il y faut donc que s'y distingue la rature.

Rature d'aucune trace qui soit d'avant, c'est ce qui fait terre du littoral. *Litura* pure, c'est le littéral. La produire, c'est reproduire cette moitié sans paire dont le sujet subsiste. Tel est l'exploit de la calligraphie. Essayez de faire cette barre horizontale qui se trace de gauche à droite pour figurer d'un trait l'un unaire comme caractère, vous mettrez longtemps à trouver de quel appui elle s'attaque, de quel suspens elle s'arrête. À vrai dire, c'est sans espoir pour un occidenté.

Il y faut un train qui ne s'attrape qu'à se détacher de quoi que ce soit qui vous raye.

Entre centre et absence, entre savoir et jouissance, il y a littoral qui ne vire au littéral qu'à ce que ce virage, vous puissiez le prendre le même à tout instant. C'est de ça seulement que vous pouvez vous tenir pour agent qui le soutienne.

Ce qui se révèle de ma vision du ruissellement, à ce qu'y domine la rature, c'est qu'à se produire d'entre les nuages, elle se conjugue à sa source, que c'est bien aux nuées qu'Aristophane me hèle de trouver ce qu'il en est du signifiant : soit le semblant, par excellence, si c'est de sa rupture qu'en pleut, effet à ce qu'il s'en précipite, ce qui y était matière en suspension.

Cette rupture qui dissout ce qui faisait forme, phénomène, météore, et dont j'ai dit que la science s'opère à en percer l'aspect, n'est-ce pas aussi que ce soit d'en congédier ce qui de cette rupture ferait jouissance à ce que le monde ou aussi bien l'immonde, y ait pulsion à figurer la vie. Ce qui de jouissance s'évoque à ce que se rompe un semblant, voilà ce qui dans le réel se présente comme ravinement.

C'est du même effet que l'écriture est dans le réel le ravinement du signifié, ce qui a plus du semblant en tant qu'il fait le signifiant. Elle ne décalque pas celui-ci, mais ses effets de langue, ce qui s'en forge par qui la parle. Elle n'y remonte qu'à y prendre nom, comme il arrive à ces effets parmi les choses que dénomme la batterie signifiante pour les avoir dénombrées.

**6/01/1972****Le savoir du psychanalyste**

Il y a un poème de Paul Fort dans ce genre là : Si toutes les filles du monde ... - ça commence comme ça - se tenaient par la main etc ... elles pourraient faire le tour du monde ...». C'est une idée folle, parce qu'en réalité les filles du monde n'ont jamais songé à ça, mais les garçons par contre - il en parle aussi les garçons pour ça s'y entendent. Ils se tiennent tous par la main. Ils se tiennent tous par la main, d'autant plus que s'ils ne se tenaient pas par la main, il faudrait que chacun affronte la fille tout seul et ça, ils aiment pas. Il faut qu'ils se tiennent par la main. Les filles, c'est une autre affaire. Elles y sont entraînées dans le contexte de certains rites sociaux, confère «les danses et légendes de la Chine ancienne», ça c'est..., c'est chic, c'est même «Che King» - pas *schoking* - c'est «che long» ça été écrit par un nommé Granet, qui avait une espèce de génie qui n'a absolument rien à faire ni avec l'ethnologie - il était incontestablement ethnologue - ni avec la sinologie - il était incontestablement sinologue ....

Alors le nommé Granet donc avançait que, dans la Chine antique, les filles et les garçons s'affrontaient à nombre égal, pourquoi ne pas le croire. Dans la pratique, dans ce que nous connaissons de nos jours, les garçons se mettent toujours un certain nombre, au delà de la dizaine, pour la raison que je vous ai exposée tout à l'heure, parce que, être tout seul, chacun à chacun en face de sa chacune, je vous l'ai expliqué : c'est trop plein de risques.

Pour les filles, c'est autre chose. Comme nous ne sommes plus au temps du «Che King», elles se groupent deux par deux, elles font amie amie avec une amie jusqu'à ce qu'elles aient, bien entendu arraché un gars à son régiment. Oui, monsieur ! Quoi que vous en pensiez et même si superficiels que vous paraissent ces propos, ils sont fondés, fondés sur mon expérience d'analyste. Quand elles ont détourné un gars de son régiment, naturellement elles laissent tomber l'amie, qui d'ailleurs ne s'en débrouille pas plus mal pour autant.

**27/01/1972****Préface à l'édition japonnaise des Écrits**

Tout le monde n'a pas le bonheur de parler chinois dans sa langue, pour qu'elle en soit un dialecte, ni surtout, – point plus fort –, d'en avoir pris une écriture à sa langue si étrangère que ça y rende tangible à chaque instant la distance de la pensée, soit de l'inconscient, à la parole. Soit l'écart si scabreux à dégager dans les langues internationales, qui se sont trouvées pertinentes pour la psychanalyse.

**3/02/1972****Le savoir du psychanalyste**

S'il y avait chez l'homme, ce que nous imaginons de façon purement gratuite qu'il y ait, une jouissance spécifiée de la polarité sexuelle, ça se saurait. Ça s'est peut être su, des âges entiers s'en sont vantés, et après tout - nous avons de nombreux témoignages - malheureusement purement ésotériques - qu'il y a eu des temps où on croyait vraiment savoir comment tenir ça. Il y a eu un Van Gennepe dont le livre m'a paru excellent, qui pique par-ci, par-là - enfin, il fait comme tout le

monde, il pique plus près de ce qu'il a de la tradition écrite chinoise - dont le sujet est le savoir sexuel, ce qui n'est pas très étendu, je vous assure, ni non plus très éclairé ! Mais enfin, regardez ça, si ça vous amuse : «La vie sexuelle dans la Chine ancienne». Je vous défie d'en tirer rien qui puisse vous servir dans ce que j'appelais, tout à l'heure, l'état actuel des pensées !

L'intérêt de ce que je pointe, ce n'est pas de dire que depuis toujours les choses en sont de même que le point où nous en sommes venus. Il y a peut-être eu, il y a peut-être encore même quelque part, mais, c'est curieux, c'est toujours dans des endroits où il faut vraiment sérieusement montrer patte blanche pour entrer, des endroits où il se passe entre l'homme et la femme cette conjonction harmonieuse qui les ferait être au septième ciel, mais c'est tout de même très curieux qu'on n'en entende jamais parler que du dehors.

[...]

Qu'il y ait un corrélat entre ça, comme je l'ai souligné, au début de ce discours, un corrélat entre ça et ce qui se foment de la parole, nous ne pouvons rien en dire de plus. Que, au point où nous en sommes de l'état actuel des pensées - ça fait la sixième fois que je viens d'employer cette formule, il est bien clair que ça n'a pas l'air de tracasser personne, c'est pourtant bien quelque chose qui vaudrait qu'on y revienne parce que, l'état actuel des pensées, j'en fais un meuble, c'est pourtant vrai, hein ? C'est pas un idéalisme de dire que les pensées sont aussi strictement déterminées que le dernier gadget. En tout cas dans l'état actuel des pensées, on a le discours analytique qui, quand on veut bien l'entendre pour ce qu'il est, se montre lié à une curieuse adaptation, parce qu'enfin, si c'est vrai, cette histoire de castration, ça veut dire que chez l'homme, la castration, c'est le moyen d'adaptation à la survie. C'est impensable, mais c'est vrai. Tout cela n'est peut-être qu'un artifice, un artefact de discours. Que ce discours, si savant à compléter les autres que ce discours se soutienne, c'est peut-être seulement une phase historique. La vie sexuelle de la Chine ancienne va peut-être reflourir, elle aura un certain nombre de jolies sales ruines à engloutir avant que ça se passe...

**9/02/1972**

**...ou pire**

Sur le tableau , avant de commencer...

蓋	請
非	拒
也	收
	我
	贈

3/03/1972

**Le savoir du psychanalyste**

Depuis toujours le rapport du à quelque chose qui en subirait l'empreinte passive, qu'on appelle diversement, mais assurément dont la dénomination grecque la plus usuelle est celle de la, depuis toujours le mode de la relation qui s'engendre de l'esprit a été considéré comme modelant non pas du tout simplement la relation animale, mais le mode fondamental d'être de ce qu'on tenait pour être le monde. Les chinois depuis longtemps font appel à deux essences fondamentales qui sont respectivement l'essence féminine qu'ils appellent le Yin pour l'opposer au Yang qu'il se trouve que j'ai écrit - par hasard sans doute - au-dessous.

S'il y avait un rapport articulable sur le plan sexuel, s'il y avait un rapport articulable chez l'être parlant, devrait-il s'énoncer - c'est là la question - de tous ceux d'un même sexe à tous ceux de l'autre. C'est évidemment l'idée que nous suggère, au point où nous en sommes la référence à ce que j'ai appelé le modèle animal : aptitude de chacun d'un côté à valoir pour tous les autres de l'autre. Vous voyez donc que l'énoncé se promulgue selon la forme, la forme sémantique significative, de l'Universelle. A remplacer, dans ce que j'ai dit «chacun» par «quiconque» ou par «n'importe qui» - n'importe qui d'un de ces côtés - nous serions tout à fait dans l'ordre de ce que suggère ce qui s'appellerait - reconnaissez dans ce conditionnel quelque chose à quoi fait écho mon «Discours qui ne SERAIT pas du semblant» - eh, bien, à remplacer «chacun» par «quiconque», vous seriez bien dans cette indétermination de ce qu'il est choisi dans chaque «tous» pour répondre à tous les autres.

[...]

Ici, je veux vous faire remarquer que très précisément ce que j'emprunte, à l'occasion, à l'inscription mathématique, en tant qu'elle se substitue aux premières formes, je ne dis pas formalisations, aux formes ébauchées par Aristote dans un style logistique, que donc cette inscription sous le terme fonction argument pourra, semble-t-il, nous offrir un terme aisé à spécifier l'opposition sexuelle. Qu'y faudrait-il ? Il y suffirait que les fonctions respectives du mâle et de la femelle se distinguassent très précisément comme le Yin et le Yang [*yīn yáng* 陰陽 S. 阴阳]. C'est très précisément de ce que la fonction est unique, qu'il s'agit toujours de x, que s'engendre, comme vous le savez - comme il n'est pas possible, du seul fait que vous soyez ici, que vous n'en n'avez pas au moins une petite idée - que s'engendre la difficulté et la complication.

[...]

Mais il est une chose singulière que je retrouve par voie d'enquête, et parce que, d'une formation ancienne, je n'ignore pas tout à fait le chinois, j'ai demandé à un de mes chers amis de me rappeler ce qu'évidemment je n'ai gardé plus ou moins que comme trace et qu'il a fallu que je me fasse confirmer par quelqu'un dont c'est la langue maternelle, il est assurément très étrange que, dans le chinois, la dénomination du «tout homme» si je puis m'exprimer ainsi, qu'il s'agisse de l'articulation de *dōu* 都, que je ne vous écris pas au tableau parce que je suis fatigué, ou de l'articulation plus ancienne qui se dit *quán* 全 enfin, si ça vous amuse, je vais quand même vous l'écrire.

Est-ce que vous vous imaginez qu'on peut dire par exemple : « Tous les hommes bouffent », eh bien ça se dit *měi gèrén dōu chī* 每个人都吃. *Měi* insiste sur le fait qu'il est bien là, et si vous en doutiez, la numérale *ge* vous montre bien qu'on les compte. Mais ça ne les fait pas «tous», on ajoute donc *dōu*, ce qui veut dire «sans exception».

Je pourrais vous citer, bien sûr, d'autres choses, je peux vous dire que «Tous les soldats ont péri», ils sont tous morts, en chinois, ça se dit : «Soldats sans exception caput».

Le «tout» que nous voyons pour nous s'étaler de l'intérieur et ne trouver sa limite que dans l'inclusion, est pris dans des ensembles de plus en plus vastes. Dans la langue chinoise, on ne dit jamais *měi* ni *dōu* qu'en pensant la totalité dont il s'agit comme contenu.

**10/05/1972**

**... Ou pire**

La psychanalyse, elle, est partie là-dedans en toute innocence. Bien entendu, c'est pas très gai ce qu'elle a rencontré d'abord. Il faut reconnaître qu'elle ne s'y est pas limitée, mais ce qui lui en reste et ce qu'elle a frayé d'abord d'exemplaire, c'est ce modèle d'amour en tant qu'il est donné par les soins donnés de la mère au fils, à ce qui s'inscrit encore dans le caractère chinois : *hǎo* 好 ce qui veut dire le bien ou ce qui est bien. C'est rien d'autre que ça : qui figure le fils *Tseu* [zǐ 子] et ça *nǚ* [nǚ 女] qui veut dire la femme. À étendre ça, de la fille chérissant le père sénile et même à ce à quoi je fais allusion à la fin de ma " Subversion du sujet ", à savoir au mineur que sa femme frictionne avant qu'il la baise, c'est pas ça qui nous éclairera beaucoup le rapport sexuel ! sexualité

**9/06/1972**

**Un homme et une femme**

Il n'y a qu'un père imaginaire, le père dit idéal, pour constituer l'agent de la privation, laquelle ne porte que sur des objets symboliques.

C'est bien ce que toute culture qui le promeut, manifeste, comme le confucianisme en est l'exemple, où ne le représente que la tablette dont prendront soin ses descendants après que ses enfants se soient dévoués à sa vieillesse, dans une parfaite méconnaissance de ce qu'il en est de sa fonction phallique.

Ce n'est pas dire que la loi le châtre. Elle fait pire : elle le typifie.

**9/01/1973**

**Encore**

La lettre radicalement est effet de discours. Ce qu'il y a de bien, n'est-ce-pas, si vous me permettez, ce qu'il y a de bien dans ce que je raconte c'est que c'est toujours la même chose. C'est à savoir non pas bien sûr que je me répète, c'est pas là la question, c'est que ce que j'ai dit antérieurement, la première fois autant que je me souvienne que j'ai parlé de la lettre, j'étais comme ça, j'ai sorti ça je ne sais plus quand, maintenant je ne veux rechercher, je vous l'ai dit j'ai horreur de me relire, mais il doit bien y avoir quinze ans, quelque part à Ste Anne . J'ai essayé de faire remarquer cette petite chose que tout le monde connaît, bien sûr, que tout le monde connaît quand on lit un

peu, ce qui n'arrive pas à tout le monde, qu'un nommé Sir Flanders Petrie par exemple avait cru remarquer que les lettres de l'alphabet phénicien se trouvaient bien avant le temps de la Phénicie sur de menues poteries égyptiennes où elles servaient de marques de fabrique . Ce qui veut dire, ce qui veut dire simplement ceci que le marché, qui est typiquement un effet de discours, c'est là que d'abord est sortie la lettre, avant que quiconque ait songé à user des lettres pour faire quoi, quelque chose qui n'a rien à faire, qui n'a rien à faire avec la connotation du signifiant, mais qui l'élabore, qui le perfectionne.

Il faudrait bien sûr prendre les choses au niveau de l'histoire de chaque langue parce qu'il est clair que la lettre chinoise, celle qui nous affole tellement que nous appelons ça, Dieu sait pour quoi, d'un nom différent de caractère, en cela la lettre chinoise, à savoir qu'il est manifeste qu'elle est sortie du discours chinois très ancien, d'une façon toute différente de la façon dont sont sorties nos lettres. À savoir qu'en somme, les lettres, les lettres qu'ici je sors, elles ont une valeur différente, différentes comme lettres parce qu'elles sortent du discours analytique, de ce qui peut sortir comme lettre par exemple de la théorie des ensembles, à savoir l'usage qu'on en fait, et qui pourtant, c'est là l'intérêt, n'est pas sans avoir le rapport, un certain rapport de convergence sur lequel j'aurai certainement, dans ce qui sera la suite, l'occasion d'apporter quelques développements : la lettre en tant qu'effet... n'importe quel effet de discours a ceci de bon qu'il fait de la lettre.

Vous devez quand même vous rendre compte qu'il s'agit d'autre chose, qu'il s'agit de voir d'où on part. Eh bien référez-vous quand même, parce que c'est une bonne lecture, il faut que vous vous mettiez tout de même à lire un peu, un peu enfin des auteurs, je ne dirai pas de votre temps, bien sûr je ne vous dirai pas de lire Philippe Sollers, il est illisible, bien sûr comme moi, oui mais vous pouvez lire Joyce par exemple. Alors là vous verrez comment ça a commencé de se produire. Vous verrez que le langage se perfectionne et sait jouer, sait jouer avec l'écriture. Joyce, moi je veux bien que ça ne soit pas lisible. Ce n'est certainement pas *traductible* en chinois !

**5/04/1973**

### **Le Monde «Propos élucidés» par Bertrand Poirot-Delpech**

Et la science là-dedans ? Avant que Freud cerne l'idée d'inconscient, toute parole était prise pour *argent comptant*. Il s'agit désormais d'étendre la suspicion jusqu'à la notion de sujet – étymologiquement : ce qui est en dessous, rien de plus – et dont la caractéristique est justement de *ne pas savoir*. C'est ainsi qu'il a perdu, volontairement ou pas, l'usage d'un certain *bon langage*. Il lui suffit que la *musique* émise dise *quelque chose* à qui a de *l'oreille*.

Pas très scientifique, direz-vous ? Il l'espère bien. On l'est toujours trop, d'une *certaine façon*, face à une réalité qui dément et défie les systèmes. De même, il redoute l'apparence de philosophie donnée par le seul *verbe être*, que les Chinois ont la chance de ne pas retrouver partout sur leur chemin comme nous. Au fond, ce qu'il voudrait esquisser, c'est une *nouvelle logique*. Non une logique qui *mettrait de l'ordre dans le monde*, mais qui tiendrait enfin compte de son désordre, de ce que l'inconscient a d'inclassable, d'*indécent*, de *hasardeux*, d'irrégulier, d'incomplet, d'*indicible*, et qui dirait *l'impasse* de la parole elle-même.

**8/05/1973****Encore**

Le christianisme a rejeté tout ça à l'abjection considérée comme monde, c'est ainsi que ce n'est pas sans une affinité intime au problème du vrai que le christianisme subsiste. Qu'il soit la vraie religion comme il prétend n'est pas une prétention excessive et ce d'autant plus qu'à examiner le vrai de près, c'est ce qu'on peut en dire de pire. En particulier que dans ce registre, celui du vrai, quand on y entre on n'en sort plus. Pour minoriser la vérité comme elle le mérite il faut être entré dans le discours analytique. Ce que le discours analytique déloge met la vérité à sa place mais ne l'ébranle pas. Elle est réduite mais indispensable, tout est là et rien ne prévaudra contre cette consolidation, sauf ce qui subsiste des sagesses mais qui ne s'y sont pas affrontées. Le taoïsme par exemple ou d'autres doctrines de salut pour qui l'affaire n'est pas de vérité mais de voie comme le nom *tao* l'indique, de voie si elles parviennent à prolonger quelque chose qui y ressemble.

[...]

Tout ça ne veut pas dire, mes petits amis, qu'il n'y ait pas eu des trucs de temps en temps, grâce auxquels la jouissance, sans compter quoi il ne saurait y avoir de sagesse, a pu se croire venue à cette fin de satisfaire la pensée de l'être, mais voilà j'ajoute cette fin n'a été satisfaite qu'au prix d'une castration. Dans le taoïsme par exemple, vous ne savez pas ce que c'est bien sûr, très peu le savent, enfin moi je l'ai pratiqué, j'ai pratiqué les textes bien sûr, dans le taoïsme et l'exemple est patent dans la pratique même du sexe, il faut retenir son foutre pour être bien. Le bouddhisme lui bien sûr est l'exemple trivial par son renoncement à la pensée elle-même parce que ce qu'il y a de mieux dans le bouddhisme, c'est le zen et le zen ça consiste à ça, à te répondre par un aboiement, mon petit ami. C'est ce qu'il y a de mieux quand on veut naturellement sortir de cette affaire infernale comme disait Freud.

[...]

Je vous dis tout ça parce que justement je reviens des musées et que en somme la Contre-Réforme, Ah la Contre-Réforme, c'était revenir aux sources et que le baroque c'en est l'étalage, c'est la régulation de l'âme par la scopie corporelle. Il faudra qu'une fois, enfin je sais pas si j'aurai jamais le temps, parler de la musique dans les marges. Mais je parle seulement de ce qui se voit dans toutes les églises de Rome, tout ce qui s'accroche aux murs, tout ce qui croule, tout ce qui délice, tout ce qui délire, n'est-ce pas enfin ce que j'ai appelé tout à l'heure l'obscénité, mais exal-tée.

Je me demande d'abord pour quelqu'un qui viendrait comme ça du fin fond de la **Chine**, quel effet ça doit pouvoir lui faire, ce ruissellement de représentations de martyrs, et je dirais que ça se renverse ces représentations qui sont elles-mêmes martyrs, vous savez que martyr ça veut dire témoin, martyrs d'une souffrance plus ou moins pure, c'est notre peinture jusqu'à ce qu'on ait fait le vide en commençant sérieusement à s'occuper de petits carrés.

**4/11/1973****Congrès de l'AFP**

Il est certain que ce qu'entraîne la catégorisation de ces discours comme tels est quelque chose qui n'a été possible qu'à (237) cause de l'entrée en jeu du discours analytique. S'il n'y avait pas le discours analytique, rien ne pourrait être confirmé de la diversité des trois autres. Il n'y a là que

l'effet d'une émergence historique, c'est à savoir de ce qui, de par Freud, a émergé d'un lien nouveau, je dis nouveau en tant que c'est une émergence ; il est certain que ce n'est pour rien que Freud n'a pu trouver ce mode majeur d'articuler un certain nombre de choses que chez les présocratiques ; c'est un terme qui n'a en lui-même aucune valeur : les présocratiques, par définition, ne témoignent pas d'une école, d'une unité de pensée ; ils témoignent certainement, comme bien d'autres, comme d'autres traditions, comme la tradition taoïste par exemple, des premiers efforts de formulation des rapports de notre être avec ce dont nous sommes doués, à savoir le langage.

**13/11/1973**

### **Les non-dupes errent**

Mais ça doit [s'entendre], hein. En tout cas cette fonction imaginaire essentiellement du viator, doit nous mettre en garde contre toute métaphore qui procède de la voie. Je sais bien que la voie, la voie dont il s'agit, le Taô, elle s' imagine être dans la structure. Mais est-ce bien sûr qu'il n'y ait qu'une Voie? Ou même que la notion de la voie, de la méthode, vaille quoi que ce soit ? Est-ce que ça ne serait pas en nous forgeant une toute autre éthique, une éthique qui se fonderait sur le refus d'être non-dupe, sur la façon d'être toujours plus fortement dupe de ce savoir, de cet inconscient qui, en fin de compte, est notre seul lot de savoir. Je sais bien qu'il y a cette sacrée question de la vérité, hein.

**20/11/1973**

### **Les non-dupes errent**

Réfléchissez quand même un peu à ça, enfin, n'est-ce pas, qu'il y a que les esclaves qui jouissent. C'est leur fonction. Et c'est pour ça qu'on les isole, que même on n'a pas le moindre scrupule à transformer des hommes libres en esclaves, puisqu'en les faisant esclaves, on leur permet de ne plus se consacrer qu'à jouir. Les hommes libres, ils n'aspirent qu'à ça. Et comme ils sont altruistes, ils font des esclaves. C'est arrivé comme ça dans l'histoire, dans notre histoire à nous. Évidemment, il y avait des endroits où on était beaucoup plus civilisés : il n'y avait pas d'esclavage en Chine. Mais le résultat c'est que, malgré tout ce qu'on dit, ils ne sont pas arrivés à faire la science, hein. Maintenant, ils ont été touchés par un petit peu de Marx, alors ils se réveillent. Comme disait Napoléon : les réveillez pas, surtout! Maintenant, ils sont réveillés. Ils n'auront pas eu besoin de passer par le truc des esclaves. Ce qui prouve, quand même, qu'il y a des greffes, n'est-ce pas, que c'est pas le pire qu'on peut éviter. On peut éviter le meilleur. Et arriver quand même.

**11/12/1973**

### **Les non-dupes errent**

L'écriture, elle, ne se fait pas dans un espace moins spéculaire que les autres. C'est même le principe de ce très joli exercice qui s'appelle le palindrome. Il n'en reste pas moins que ce méli-mélo, là, que je viens de faire entre l'Imaginaire et le Symbolique, ne noie rien. Et ne noie pas no-

tamment la différence qu'il y a entre l'Imaginaire et le Symbolique, c'est bel et bien la même chose, une fois imaginé, c'est notre notion commune de l'espace que... dont nous imaginons qu'il n'a pas de fin. Il faut lire là-dessus les jus de Leibniz discutant avec Newton : la prétendue supposition, enfin, d'une limite de l'espace, qu'elle deviendrait impensable, qu'il dit, Leibniz, parce que, s'il avait une limite, alors, en dehors de cette limite, alors, on pourrait... on pourrait avec un clou faire un petit trou dans sa limite... C'est absolument énorme ce qu'on peut lire, ce qu'on peut lire de l'imagination. Et notamment de ce fait que pour imaginer l'espace - car ce n'aurait pas été moins une imagination, mais peut-être une imagination qui aurait ouvert tout autre chose; on n'est pas parti de ceci que dans l'espace il y a des noeuds.

Il y aurait sûrement avantage à ce qu'on... voie, si je puis dire, qu'Imaginaire et Symbolique ne sont que des modes d'abord; je les prends sous l'angle de l'espace. Pourquoi ces deux modes ne suffisent pas encore ? Mais enfin, je souligne au passage que le mot mode est à prendre au sens que ce terme a dans le couple de mots logique modale, c'est-à-dire qu'il n'a de sens que dans le symbolique, autrement dit dans son articulation grammaticale.

Quand vous approchez certaines langues - j'ai le sentiment que ce n'est pas faux de le dire de la langue chinoise - vous vous apercevez que, moins imaginaires que les nôtres, les langues indo-européennes, c'est sur le noeud qu'elles jouent. C'est pas un terrain où je vais m'aventurer aujourd'hui, parce que j'en ai assez à dire comme ça, mais peut-être... peut-être que je demanderai, je suggérerai à un Chinois de prendre les choses sous cet angle, et de venir vous dire ce que... ce qu'il en pense, si par hasard ce que je lui dis lui ouvre là-dessus la comprenoire, parce que il ne suffit pas d'être même habitant d'une langue pour avoir une idée de sa structure, surtout si comme c'est le cas forcément, puisque le Chinois supposé en question, je ne pourrai m'adresser à lui que si je lui parle dans ma langue, c'est-à-dire que, s'il me comprend, c'est que déjà au regard de la sienne, il est foutu.

**1974**

## **Télévision**

[...] dommage que ce qui pour eux faisait sens (les taoïstes) soit pour nous sans portée, de laisser froide notre jouissance

**30/03/1974**

## **Alla Scuola Freudienne**

Mais, ce qu'on ne voit pas assez, n'est-ce pas, c'est pourquoi j'ai avancé ce nœud borroméen. C'est que le lien, le lien très important qui paraît être capital, entre le symbolique et le réel, c'est capital parce que c'est quand même avec l'appareil du symbolique que l'homme a fait descendre ce réel, ce réel céleste dont je parlais tout à l'heure, ce réel céleste d'où résulte, pourquoi pas, aussi bien cette bouteille de je ne sais pas quoi, de San Pellegrino, car c'est aussi la conséquence... la conséquence de notre science.

C'est grâce à ça que nous ne pouvons pas... comme les taoïstes le conseillent... le conseillent à très juste titre... car à partir du moment où nous avons des bouteilles il faut que nous les payions, il faut qu'on les fabrique, il faut qu'il y ait des tas de gens qui en soient les victimes san-

glantes, avant que ça nous parvienne,... (116) là dans un verre de je ne sais pas quoi... pliable... – cette bouteille de San Pellegrino serait totalement superflue s'il y avait des ruisseaux à notre portée, mais bien sûr il n'en est pas question dans Milan... nous n'aurions qu'à aller en prendre et boire avec le creux de la main... – c'est justement là que les taoïstes ont interdit même l'usage de la cuillère, enfin, ils l'ont interdit au nom de... au nom de la vie, tout simplement, n'est-ce pas : parce que cette bouteille de San Pellegrino est aussi mortelle que tout le reste, du seul fait qu'elle existe comme bouteille, c'est-à-dire comme un maniement du réel.

[...]

Ça, n'en reste pas moins la valeur de vérité, très opératoire, dans ce savoir que nous construisons avec la logique – qui a au moins l'avantage de nous apporter (147) des... des meubles, à ceci près, que l'appartement, si nous en croyons le Tao, est toujours trop meublé. Comme nous n'avons besoin de rien si ce n'est d'une coquille, au fond, je veux dire un petit abri parce que l'homme est porté à habiter, donc il habite... parce que je pense que même Lao-Tsé habitait une cabane près d'un ruisseau... il habitait à cause du fait que le corps ne fonctionne pas autrement. Mais ça ne l'empêchait pas de parler d'une façon très très sûre... Il n'avait pas eu besoin des progrès scientifiques modernes pour avertir que ce n'était pas dans ce sens-là qu'il fallait aller... et dans un langage admirable...

**23/04/1974**

### **Les non-dupes errent**

Parce que, pour prendre les choses, comme ça, au niveau d'où ça sort, c'est-à-dire le pot - c'est comme ça que c'est sorti, non pas bien sûr qu'ils savaient faire que ça, les Grecs, ils savaient faire des machins beaucoup plus compliqués, mais tout ça, ça sort du pot. Quand je pose la question : s'il y a du savoir dans le Réel, c'est précisément pour exclure de ce Réel ce qu'il en est du savoir de l'artisan. Non seulement le savoir de l'artisan ne cause pas, mais c'est exactement de cet ordre de savoir auquel l'artisan sert parce qu'un autre artisan lui a appris à faire comme ça.

Et loin que le pot ait une fin, une forme, une efficacité et même une matière quelconque, le pot, c'est un mode de jouir. On lui a appris à jouir à faire des pots ! Et si on lui achète pas son pot et ça c'est le client qui l'a à sa jugeote - si on lui achète pas son pot, ben il en est pour sa jouissance, c'est-à-dire qu'il reste avec, et que ça ne va pas très loin. C'est un mode qu'il est essentiel de détacher de ce dont où s'agit quand je pose la question : s'il y a du savoir dans le Réel.

Il faudrait quand même seulement qu'il y en ait ici quelques-uns qui ont été, qui ont été, je sais pas, à l'Exposition des Fouilles chinoises archéologiques, qu'on appelait ça, des fouilles chinoises (p148->) qui étaient ce que, ce qu'avait trouvé de mieux à nous envoyer le pays de Mao. Là vous pouvez voir - à ce niveau-là parce qu'il y a des raisons pour que, dans cette, dans cette zone, enfin, on puisse encore voir les pots au moment de leur surgissement. Il est tout à fait clair que ces pots absolument saisissants, admirables, n'est-ce pas, ces pots du temps de l'apparition des mots, quand pour la première fois, on a fait des pots - on leur fout trois pieds, comme par hasard, mais c'est des pieds qui sont pas des pieds, des pieds qui se vissent, vous comprenez, c'est des pieds, des pieds qui sont là dans la continuité du pot. C'est des pots qui ont, qui ont qui ont des becs dont on peut dire que toute bouche est indigne à l'avance. C'est des pots qui sont eux-mêmes, dans leur avènement enfin des choses devant quoi on se prosterne.

**17/12/1974**

**Allocution précédant le séminaire R.S.I. du 17 Décembre**

Je parle ici de la débilité mentale des systèmes de pensée qui supposent (sans le dire, sauf aux temps bénits du Tao, voire de l'ancienne Égypte, où cela s'articule avec tout l'abêtissement nécessaire), qui suppose donc la métaphore du rapport sexuel, non ex-sistant sous aucune forme, sous celle de la copulation, particulièrement « grotesque » chez le parlêtre, qui est censée « représenter » le rapport que je dis ne pas ex-sister humainement.

**4/10/1975**

**Conférence à Genève sur le symptôme**

MME Y. – La différence entre le mot écrit et le mot parlé ? Vous avez l'air de penser quelque chose à ce sujet.

DR J. L. – Il est certain qu'il y a là, en effet, une béance tout à fait frappante. Comment est-ce qu'il y a une orthographe ? C'est la chose la plus stupéfiante du monde, et qu'en plus ce soit manifestement par l'écrit que la parole fasse sa trouée, par l'écrit et uniquement par l'écrit, l'écrit de ce qu'on appelle les chiffres, parce qu'on ne veut pas parler des nombres. Il y a là quelque chose qui est de l'ordre de ce que l'on posait tout à l'heure comme question – de l'ordre de l'immanence. Le corps dans le signifiant fait trait, et trait qui est un Un. J'ai traduit le *Einzigiger Zug* que Freud énonce dans son écrit sur l'identification, par *trait unaire*. C'est autour du trait unaire que pivote toute la question de l'écrit. Que le hiéroglyphe soit égyptien ou chinois, c'est à cet égard la même chose. C'est toujours d'une configuration du trait qu'il s'agit. Ce n'est pas pour rien que la numération binaire ne s'écrit rien qu'avec des 1 et des 0. La question devrait se juger au niveau de – quelle est la sorte de jouissance qui se trouve dans le psychosomatique ? Si j'ai évoqué une métaphore comme celle du *gelé*, c'est bien parce qu'il y a certainement cette espèce de fixation. Ce n'est pas pour rien non plus que Freud emploie le terme de *Fixierung* – c'est parce que le corps se laisse aller à écrire quelque chose de l'ordre du nombre.

**19/04/1977**

**L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre**

La vérité réveille-t-elle où endort-elle ? Ça dépend du ton ou elle est dite. La poésie dite endort. Et j'en profite pour monter le truc qu'a cogité François CHENG, il s'appelle en réalité CHENG Tsi Cheng. Il a mis François, comme ça, histoire de se résorber dans notre culture, ce qui ne la pas empêché de maintenir très ferme ce qu'il dit, et ce qu'il dit, c'est *L'écriture poétique chinoise*. C'est paru au Seuil et j'aimerais bien que vous en preniez de la graine, que vous en preniez de la graine, si vous êtes psychanalyste, ce qui n'est pas le cas de tout le monde, ici. Si vous êtes psychanalystes, vous verrez que c'est le forçage par où un psychanalyste peut faire sonner autre chose, autre chose que le sens, car le sens c'est ce qui résonne à l'aide du signifiant, mais ce qui résonne, ça va pas loin, c'est plutôt mou. Le sens, ça tamponne, mais à l'aide de ce qu'on appelle

l'écriture poétique, vous pouvez avoir la dimension de ce que pourrait être, de ce que pourrait être l'interprétation analytique. C'est tout à fait certain que, que l'écriture n'est pas ce par quoi la poésie, la résonance du corps, s'exprime. Il est quand même tout à fait frappant que les poètes chinois s'expriment par l'écriture, et que pour nous, ce qu'il faut, c'est que nous prenions la notion dans l'écriture chinoise de ce que c'est que la poésie. Non pas que toute la poésie, je parle de la notre spécialement, que toute poésie soit telle que nous puissions l'imaginer par l'écriture, par l'écriture poétique chinoise, mais peut-être y sentirez-vous quelque chose, quelque chose qui soit autre, autre que ce qui fait que les poètes chinois peuvent pas faire autrement que d'écrire. Il y a quelque chose qui donne le sentiment que ils n'en sont pas réduits là, c'est qu'ils chantonnent, c'est qu'ils modulent, c'est qu'il y a ce que François CHENG a énoncé devant moi, à savoir un contrepoint tonique, une modulation qui fait que ça se chantonne, car de la tonalité à la modulation, il y a un glissement.